

LA
PAROLE DE PIE IX

OU
LA DOULEUR, LA JOIE ET L'ESPÉRANCE
DE L'ÉGLISE.

—
CONFÉRENCES PRÊCHÉES EN 1854

PAR
le R. P. Dechamps,
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-RÉDEMPTEUR.



BRUXELLES,
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE H. GOEMAERE,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

—
1856

Propriété. — Déposé au vœu de la loi.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA PAROLE DE PIE IX

OU

LA DOULEUR, LA JOIE ET L'ESPÉRANCE

DE L'ÉGLISE.

Approbation

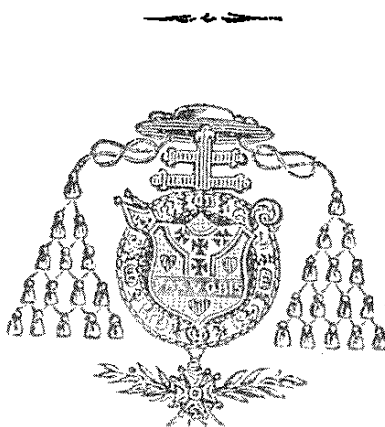
DU R. P. PROVINCIAL DE BELGIQUE.

Selon les pouvoirs que nous avons reçus de notre Supérieur-Général, nous permettons l'impression de l'Opuscule : *La Parole de Pie IX, ou la douleur, la joie et l'espérance de l'Église*, par le R. P. Dechamps.

Bruxelles, le 19 décembre 1855.

P. NOËL,

Supérieur Prov. de la Congrégation du T. S.
Rédempteur en Belgique.



Approbation

DE SON ÉM. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE MALINES.

Nous permettons volontiers l'impression de l'Opuscule qui a pour titre : *La Parole de Pie IX, ou la douleur, la joie et l'espérance de l'Église*. Les notions chrétiennes et sociales déposées dans ces trois Conférences, ainsi que l'idée si claire qu'elles donnent des principales erreurs du jour, rendent ce livre très-utile aux personnes auxquelles il est destiné.

Donné à Malines le 20 Décembre 1855.

ENGELBERT,

CARD. ARCH. DE MALINES.

LA PAROLE DE PIE IX

OU

LA DOULEUR, LA JOIE ET L'ESPÉRANCE

DE L'ÉGLISE.



PREMIÈRE CONFÉRENCE

(Préchée le 1^{er} Octobre 1854)

SUR L'ENCYCLIQUE PONTIFICALE RELATIVE AUX DOULEURS
DE LA CHRÉTIENTÉ
ET A LA DÉFINITION ATTENDUE DE L'IMMACULÉE
CONCEPTION.

*Dixerunt ad invicem..... quid est hoc?
ignorabant enim quid esset.*

Ils se dirent les uns aux autres. ...
qu'est-ce que cela ? car ils ne savaient
ce que c'était. (Exod. xvi, 13.)

L'Église universelle célébrait, il y a neuf ans, par un Jubilé d'actions de grâces l'avènement d'un nouveau Pontife. Elle solennisait, il y a quatre ans, le Jubilé scmiséculaire. Celui-ci finissait à peine, qu'elle entendit promulguer un troisième Jubilé de

prières dont les causes sont restées mystérieuses, mais qui fut suivi d'événements inattendus et du premier ordre. Et voici qu'une quatrième fois en si peu d'années, celui qui seul a des enfants chez tous les peuples, leur fait entendre sa voix toujours écoutée, et dit au monde catholique étonné : *Sursum corda!* Que la prière monte vers le Ciel de tous les points de la terre, et que la miséricorde soit encore une fois rappelée aux nations chrétiennes !

N'est-il pas vrai, M. F., qu'à l'annonce de ce quatrième Jubilé, vous vous êtes demandé comme nous l'avons fait nous-mêmes : Qu'y a-t-il sur la terre et que se passe-t-il dans les conseils d'en haut pour que le Vicaire de J.-C. revienne aussi souvent demander au monde pour l'offrir à Dieu l'encens d'une prière universelle? Serait-ce que la grâce du Jubilé accordée auparavant une fois dans un siècle se presse maintenant parce que les temps s'inclinent? Pencheraient-ils vers leur fin? Le Père de la chrétienté ne nous le dit pas, et s'il nous ouvre son cœur pour demander la prière de tous, c'est pour une autre fin, c'est qu'il y a des *maux universels* à conjurer et une *grâce universelle* à obtenir.

La voix qui va nous indiquer ces maux et cette grâce, nous dira en même temps *les moyens* de rendre nos supplications efficaces. Qu'il plaise à

Dieu de faire arriver cette voix jusqu'à vos cœurs, comme nous l'en prions par le sang de J.-C. et le cœur immaculé de sa Mère. *Ave Maria.*

I

Il y a des maux universels à conjurer. Une triple épidémie a gagné les nations. Elle ne disparaît que pour revenir, et ne semble mourir que pour revivre avec plus de puissance. Celle qui s'attache aux corps, est-il nécessaire de vous la dépeindre? Qui de vous ne l'a vu passer? Qui n'a craint de l'entendre frapper à sa porte? Mais il en est une autre qui s'attache aux âmes, je dirais plutôt à l'âme passionnée des peuples, celle qui, il y a peu de temps encore, apparaissait menaçante à toute l'Europe et lui annonçait des catastrophes inouïes, l'épidémie démagogique que l'on est trop tenté de ne plus craindre. Ne prend-elle pas soin de se rappeler au souvenir du monde? Sa présence, présence cachée, il est vrai, mais réelle, n'est-elle pas généralement attestée par des mugissements sourds,

profonds, étendus, et cà et là par des éclats qui la produisent au grand jour? C'est le mal public par excellence, et il semble ne pouvoir être momentanément conjuré que par un troisième mal, contagieux à son tour, le fléau de la guerre. Le feu de la guerre s'est déclaré. Nul ne peut dire quand il s'éteindra; nul ne peut dire jusqu'où il s'étendra; les hommes présagent; Dieu seul sait ce qu'ils ont mérité.

Nous n'ignorons pas, M. F., que le Dieu de la paix est aussi le Dieu des armées. Nous savons que sur la terre, dans l'humanité telle que le péché l'a faite, telle qu'elle est et telle qu'au fond elle restera, avec ses intérêts, ses passions et ses crimes, la paix perpétuelle est un rêve d'enfants, quand elle n'est pas une théorie hypocrite, un calcul coupable pour faire disparaître des états la force armée qui les protège. Nous savons que trop souvent, la paix ne revient que par la guerre; que de grandes expiations précèdent ordinairement de grandes miséricordes; et que bien des fois le droit, la justice, l'ordre, la liberté doivent être conquis, comme la vertu, comme le salut, comme la gloire. *Militia est vita hominis super terram*. Mais il n'en est pas moins vrai que l'expiation tient du châtement, que la conquête suppose la lutte du mal, et que par conséquent, la

guerre en elle-même n'est jamais un bien, mais un malheur produit par des fautes publiques, un remède amer et violent rendu nécessaire par des périls extrêmes. Il faudrait pour bien juger de la guerre, ne pas l'apprécier seulement par les échos de la publicité qui redisent mieux le cri de la victoire que celui du sang qu'elle a coûté. Il faudrait ne pas la considérer seulement de loin et en général, mais de près et en détail. Il faudrait voir comment la mort, cette exécutrice de la sentence portée contre l'homme, y exerce en grand son terrible rôle, comment elle y est inexorable, dévorante, instantanée. Il faudrait compter les contre-coups de ses coups, dans la ruine des familles, dans les larmes dont elles s'abreuvent, dans les plaies saignantes de tous leurs membres, dans la solitude faite dans tant de cœurs ! Il faudrait enfin la voir suivie de son cortège de calamités publiques, de la faim surtout et des contagions qu'elle enfante, comme si la mort qu'elle répand en courant ne lui suffisait pas, et qu'elle voulût la laisser assise, menaçante et obstinée dans tous les chemins où elle a passé !

Faut-il s'étonner après cela que, sans méconnaître ce qu'il y a de noble et de juste dans le grand mouvement des peuples qui se lèvent comme un seul homme pour mettre un frein à l'ambition ou à l'ini-

quité, le Père commun des nations chrétiennes espère de rendre un aussi terrible remède moins prolongé, en leur disant de se souvenir que *la puissance de la prière apaise les combats, termine les guerres, calme les tempêtes?* Faut-il s'étonner qu'il conjure la chrétienté de lever avec lui les mains vers le ciel, afin qu'en obtenant la paix, les peuples jouissent de cette vie paisible qui favorise l'heureuse activité de toutes les bonnes et grandes œuvres, « *ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate.* » (I ad Timoth. 2. 2.)

Et cependant, M. F., ce fléau de la guerre n'est pas le plus grand de ceux qui frappent ou menacent le monde. Aussi n'est-ce pas seulement pour la paix extérieure que le Pontife demande des prières. C'est plus encore pour la paix intérieure, pour l'éloignement des causes qui troublent les sociétés elles-mêmes, et y produisent ces désordres effrayants contre le retour desquels rien d'assuré ne les garantit encore. Rien d'assuré, disons-nous, et pourquoi? Parce qu'ils prennent leur source dans des idées qui, pour être moins hautement proclamées à cette heure, n'en sont pas moins vivantes.

Écoutons la voix de Pie IX :

« Ce qui doit affliger le plus, dit le Pontife, c'est
« que parmi tant de faits douloureux, les hommes qui

« sont plus prudents (pour le mal) que les bons ne le
« sont (pour le bien), s'efforcent de répandre par-
« tout des doctrines qui pervertissent les esprits et
« les cœurs, qui confondent tous les droits divins et
« humains, qui suscitent et alimentent les discordes
« et les révoltes et tendent à bouleverser toute
« société. »

Mais comme l'union fait la force, il faut qu'ils s'unissent pour être forts; et comment s'uniront ceux qui sont divisés à l'infini par la divergence de leurs vues et l'égoïsme qui seul les anime tous? Ils s'uniront comme peuvent s'unir les ennemis de la vérité: ils s'uniront contre elle. Ils s'uniront par la négation et la haine, contre ceux qui sont unis par la foi et l'amour. Et comme un instinct sûr leur révèle où est le grand obstacle à l'accomplissement de leurs desseins, ils s'uniront surtout contre l'autorité qui parle aux consciences. C'est que le mal aussi a son espèce d'infailibilité et qu'elle leur découvre dans l'autorité religieuse la véritable base de l'ordre qu'ils veulent renverser. Ils confessent donc par leur aversion même ce que tous les peuples ont proclamé de concert, que dans la loi divine positive, dans la religion révélée, dans la foi, dans le dogme, est la sanction efficace de l'ordre moral et par conséquent le fondement de l'ordre public que

dans leurs théories insensées ils dénoncent comme un désordre anti-social.

Est-ce à dire qu'ils aient toujours la conscience formelle du mal dont ils sont les propagateurs? Nous n'avons garde de le dire. Nous croyons au contraire qu'ils s'attachent aux parcelles de vérité qui restent dans toutes les erreurs, pour ne pas s'avouer à eux-mêmes de quelles passions ils sont les esclaves et de quel esprit ils sont les agents. Esclaves volontaires cependant et agents coupables, car ils ne le deviennent qu'en résistant à bien des remords et en méprisant bien des grâces. Ils tombent ainsi dans l'aveuglement, arrivent jusqu'à la haine de la vérité révélée qui les condamne, et finissent, dans leur orgueil, par lui déclarer la guerre. Ils jettent alors la cognée à la racine de tout ordre, car s'il n'y avait pas à côté de la loi morale écrite dans nos cœurs en caractères à demi effacés ou voilés par les passions, s'il n'y avait pas à côté d'elle la révélation qui explique la révolte intérieure de l'homme contre la loi, qui nous en dit la source et le remède, notre chute et notre rédemption, la grâce qui nous aide à nous combattre nous-mêmes, la gloire qui est préparée aux vainqueurs, l'opprobre réservé aux vaincus; si enfin, il n'y avait pas à côté de la loi, la foi et la justice éternelle qui attend

l'homme au sortir du temps, que serait cette loi morale sinon le rêve des dupes? Mais la société, dites-le moi, sur quoi serait-elle alors assise?

La morale est à sa base, sans aucun doute, mais à la base de la morale elle-même sont les motifs qui déterminent à la suivre, et ces motifs, entendez le bien, ces motifs sont des dogmes ¹. Oui, depuis le moins élevé jusqu'au plus sublime, les motifs *efficaces*

¹ Au moment même où l'encyclique pontificale venait d'être promulguée, des discours prononcés dans les loges maçonniques, livrés à la publicité *profane* au grand regret des initiés du Grand Orient, vérifiaient à la lettre les plaintes du Chef de l'Eglise en révélant aux plus incrédules la pensée intime des loges : la guerre à la révélation, le mépris du dogme au nom de la morale, la propagation universelle de la religion dite de la nature, et surtout la résolution de ne rien négliger, pas même la force et la violence, quand elles peuvent réussir, pour s'emparer de tous les pouvoirs et enchaîner la foi et la charité, en ravissant à l'Eglise la liberté de l'enseignement, des bonnes œuvres et des associations qui s'y consacrent. On dira, sans doute, que ces discours, comme d'autres publications qui les suivirent, ne sont que de pâles copies des ouvrages écrits contre la révélation depuis un siècle en Angleterre, en France et en Allemagne. Nous le reconnaissons : ils sont insignifiants comme doctrine, insignifiants même, si vous le voulez, comme manifestation du Grand Orient de Belgique ; mais c'est une manifestation locale *d'un plan universel* du conseil de guerre de l'armée maçonnique dont tous les corps ont un lien commun, comme l'affir-

de l'observance *entière* de la loi, motifs de crainte, d'espérance ou d'amour, sont tous des dogmes de foi. C'est la foi, en effet, qui nous révèle seule avec une pleine clarté et une divine certitude ce que nous avons finalement à craindre, à espérer et à aimer. Il est donc vrai que la justice naît de la foi, *justus ex fide vivit* 1, et que la foi est la racine et le fondement de la justification, *fundamentum et radix omnis justificationis* 2. Ne le savent-ils pas assez ceux qui veulent une morale sans dogme, une morale avec laquelle il soit des accommodements? L'hypocrisie de ce zèle pour la morale est donc assez prouvée par la haine de sa sanction.

Cette haine cependant ne peut pas être en paix, car il ne suffit pas de haïr la vérité pour ne pas la craindre. Delà chez ses ennemis le prosélytisme de la négation. Ils cherchent à se tranquilliser par

ment les mêmes discours. Nous ne les citerons donc pas comme un document scientifique, mais comme une preuve de l'existence d'une espèce d'église anti-chrétienne dont les membres sont unis par la haine de la foi. *Le rappeler aux esprits oublieux est toujours et partout une chose utile.* Voyez à la suite de cette conférence les extraits des discours maçonniques auxquels nous faisons çà et là allusion. Note A. pag. 49.

1 Rom. 1, 17.

2 Concil. Trid. sess. 6. c. 8.

leur nombre et usent de mille moyens, selon la parole du Chef de l'Église, pour propager depuis les chaumières jusqu'aux palais de la science *l'indifférence en matière de religion*, et asseoir sur les ruines de la foi je ne sais quel culte de la nature qu'ils proclament seule révélatrice des destinées de l'homme, obstinément décidés à fermer l'oreille à toute révélation divine, à toute voix qui viendrait du Dieu vivant.

Religion de la nature : c'est le mensonge créé tout exprès pour masquer les autres. Arrêtons-nous donc pour vous le montrer en face, car il grandit à vos côtés, vous menace, vous a gagnés peut-être.

Qu'est-ce donc que cette prétendue religion de la nature? Serait-ce la loi naturelle ?

Ne le croyez pas. Non : c'est une erreur contre nature.

Il faut le comprendre :

Que veut la nature humaine ? Ce que veulent toutes choses : elle veut sa *fin* ou sa *perfection*. Non une fin quelconque, mais la sienne ; celle que *l'état réel* de cette nature demande et que son auteur lui a assignée en vérité ¹.

¹ Dieu pouvait ne donner à l'homme qu'une fin purement naturelle et comme terrestre, sans doute, mais il ne l'a pas fait. L'état

Cette fin, l'homme l'atteint-il en ce monde ?

Evidemment non, puisqu'il en sort.

Elle est donc de l'autre côté de la tombe. Comment en douter en présence de l'humanité toujours fidèle à la religion des morts, partout agenouillée auprès des tombeaux ?

Mais qu'y a-t-il au delà ? Quelle est *la fin* ?

Question suprême, humaine et divine. Humaine, car c'est celle de notre destinée. Divine, puisque Dieu seul peut la résoudre.

Dieu seul, entendez-vous ? Dieu seul : c'est le cri de toute conscience sincère.

Celui qui habite l'éternité peut seul révéler au temps la fin de son cours.

Que voit, en effet, l'esprit humain, quand il fixe les profondeurs de la vie future ? le flambeau de la raison projette-t-il sa lumière bien avant dans ces abîmes ? Non : et savez-vous ce qu'affirme ici la raison ? C'est que si l'homme croit au témoignage de ses yeux sur les choses visibles, et au témoignage des hommes sur les choses humaines ; il ne doit croire fermement sur les choses divines qu'au témoignage

de l'humanité, la voix de la conscience et la voix de la révélation nous le disent de concert.

de Dieu seul. Sur Dieu, la raison veut entendre Dieu. *Qui credit habet testimonium Dei in se.*

La nature humaine cherche donc la révélation, et la raison incline à la foi ¹, qui n'est autre chose que la ferme adhésion de l'homme au témoignage de Dieu.

La prétendue religion de la nature n'est donc qu'une religion contre nature, puisqu'elle résiste à une inclination universelle et légitime de la nature.

L'humanité n'a jamais douté de la révélation. Jamais l'homme n'a pensé que Dieu l'ait jeté sur la terre sans lui rien dire. Toujours il a cru à son éducation divine ; à tel point que lorsque des peuples ont abandonné la révélation véritable, primitive et perpétuelle, aussitôt ils en ont poursuivi l'ombre.

Les sophistes qui rejettent la révélation, ne la rejettent que parce qu'ils en ont peur. Ils ont peur du Dieu qui parle, qui commande et qui juge. Ils veulent un Dieu sourd, muet et résigné à un éternel si-

¹ Incline. Elle ne la produit pas seule : elle la cherche et la trouve à l'aide de Dieu. La raison peut démontrer qu'il faut croire à la révélation constatée, mais elle ne fait pas croire sans le secours de la grâce. La grâce, de son côté, prévient l'homme, surtout la grâce de prier (*postulat gemitibus...*), et si l'homme y est fidèle, c'est en priant qu'il obtient les autres.

lence. Au lieu du Dieu vivant, ils veulent un Dieu mort, quand ils n'osent dire qu'ils n'en veulent pas: *dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

Encore une fois, la religion dite de la nature, est donc une religion contre nature, et il faut, pour la prêcher, résister à la voix de la nature et de la conscience. —

Il faut résister également à la voix de l'histoire et à l'évidence des faits, car cette révélation intérieurement désirée et attendue par toute conscience sincère, est un fait qui répond extérieurement à cette attente avec un incomparable éclat, portant au front le grand signe de Dieu, l'unité au sein de tout ce qui change, la perpétuité au sein de tout ce qui passe. C'est lui qui a inspiré au génie de Bossuet l'une de ses plus belles pages, *la suite* de la religion dans l'histoire universelle. Fait historique par excellence parce qu'il est le lien de tous les autres, il est la religion primitive dans l'attente du Christ, la religion consommée en Jésus-Christ, et toujours vivante par Jésus-Christ. Il est l'unique clef des temps, parce que seul il en montre le principe, l'harmonie et la fin. La religion chrétienne est la seule chose en ce monde qui n'appartient exclusivement à aucune époque, ni à l'antiquité, ni au moyen âge, ni aux temps modernes, mais qui les traverse toutes appuyée sur ce-

lui que S^t Paul appelle *le Roi immortel des siècles* 1 parce qu'il est le maître du passé, du présent et de l'avenir 2.

Ceux qui ne le savent pas, que savent-ils? Quel ne serait pas leur ravissement s'ils ouvraient enfin les yeux à cette lumière! Elle se lève avec la promesse des premiers jours, comme l'aurore du salut sur les ruines de l'homme; elle brille au milieu des temps dans le Verbe fait chair qui n'est pas venu changer mais accomplir; elle suit l'humanité dans son cours, en vertu de la parole toute-puissante qui a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la fin*. Le voilà donc le fait dominateur de l'histoire, et rien n'est plus digne de compassion que les vains efforts des esprits qui tâchent de lui échapper ou de s'en distraire : il leur revient de tous côtés et partout ils le rencontrent, jusque dans les superstitions de la fable qui n'en est que le mirage, le reflet menteur mais encore reconnaissable sur les nuages formés par l'ignorance et les passions 3.

Mais si, pour échapper à la révélation ils résis-

1 1 Tim. 1. 17.

2 Heb. 13. 8.

3 Les conclusions de M. Volney, tirées de l'analogie des cultes contre la vérité de la révélation, ont trompé ou inquiété beaucoup

tent à la voix de la nature qui la réclame en nous, et ferment les yeux aux faits qui l'attestent hors de nous, ils ne sont donc pas de bonne foi ? Hélas ! ils croient quelquefois l'être, ces ennemis de l'Eglise pour lesquels son Chef nous demande des prières, mais ils confondent le zèle d'un système et l'ardeur de la lutte avec la sincérité. S'ils rentraient en eux-mêmes, ils reconnaîtraient que la vraie bonne foi leur manque, car ils ne suivent pas en religion la méthode qu'ils suivent en toute autre matière quand ils cherchent sincèrement la vérité. Partout ailleurs, ils commencent par l'examen des faits, par le côté positif des choses et n'appuient la théorie que sur l'observation. Ce n'est qu'en religion que les amants du positif n'en veulent plus. Tout doit être positif, mais pas de religion positive. Partout, il faut que l'examen des faits précède celui des idées, excepté en religion, de sorte que l'examen rationnel qu'ils réclament de l'Eglise est justement ce qu'ils lui refusent. Est-il rationnel, en effet, quand elle s'offre à leur découvrir les caractères de sa mission, caractères qui sont des faits

d'esprits faibles. Elles n'ont pu tromper le bon sens de Napoléon qui fit observer à Volney lui-même que la ressemblance en pareille matière, attestait dans un grand nombre de copies altérées, la vérité d'un original, ou d'une source commune.

publics, manifestes, clairement surhumains, est-il rationnel de se tourner de l'autre côté, et de demander d'abord l'explication des dogmes? est-il rationnel de soumettre à son examen les choses révélées avant d'examiner si elles le sont, et de juger ce que Dieu dit avant de savoir s'il l'a dit? C'est à la raison de l'homme que Dieu demande la foi, mais il ne la lui demande pas sans se faire reconnaître. Il veut qu'on le croie sur parole, parce qu'il est la vérité même, mais non sans qu'on sache que c'est *Lui* qui parle.

Ce qui est rationnel donc, c'est de vérifier d'abord le seul témoignage compétent dans les choses divines, de constater le fait de leur révélation, et de n'examiner qu'ensuite leurs clartés et leurs divines harmonies, non pour s'assurer s'il faut y croire, puisque la foi est infiniment due au témoignage de Dieu, mais pour en mieux jouir dans la science de la foi, à l'exemple des grands hommes et des grands saints de tous les âges, autant que notre faible raison aidée de la lumière révélée en est capable ici-bas. Dites-nous, après cela, s'ils procèdent rationnellement ceux qui s'appellent rationalistes, et qui, au lieu de commencer par ce fait, par le seul côté positif pour l'homme en cette matière dans son état actuel, n'y veulent ni du positif ni des faits, mais des théories

et des idées? Qu'ils l'entendent donc enfin et qu'ils le comprennent : ce n'est pas la liberté de l'examen qu'on leur conteste, c'est son absurdité. C'est aussi son défaut de sincérité, car si dans leur prétendue recherche de la vérité religieuse, ils abandonnent la méthode dont ils usent partout ailleurs, c'est parce qu'en religion ils ne cherchent pas *la vérité en vérité*, mais veulent des idées qui ne gênent pas, des théories qui n'obligent pas, des systèmes dociles à se modifier et même à se contredire selon les caprices des passions, des temps et des hommes.

Mais comme cette contradiction est le sceau même de l'erreur, ils jettent sur ce signe du mensonge le manteau de la vérité, et donnent à l'inconsistance de leurs systèmes le nom magnifique du *progrès* ¹. Le progrès! c'est à nous, chrétiens, qu'il appartient d'en parler. A nous qui savons que celui qui n'avance pas recule, et que tous les efforts des hommes et des peuples n'atteindront jamais la perfection de l'Évangile, charte divine du progrès donnée à l'homme déchu par le chef de l'humanité nouvelle : « *non enim angelis subjecit Deus orbem terræ futurum de quo loquimur.* » ².

¹ Voyez la note A, pag. 49.

² Ad Heb. C. 11. 5.

C'est à nous, chrétiens, qu'il appartient de parler de progrès, à nous qui non-seulement connaissons la hauteur de nos destinées, mais qui, lorsque nous voulons suivre du doigt sur la carte du monde la marche des lumières, n'avons qu'à suivre celle de la foi.

C'est à nous, chrétiens, qu'il appartient de parler de progrès, parce que nous savons qu'il est le développement dans l'unité, la réalisation de plus en plus complète d'une vérité connue et invariable: *Ego sum via, et veritas et vita* 1.

Mais pour vous, pour vous de qui je parle, quel est-il le progrès? N'est-ce pas l'abandon continu du passé et le culte indéfini d'un insaisissable avenir? Dans cette doctrine, qu'est-ce donc que la vérité? une erreur qui a l'avantage d'être actuelle, mais infailliblement destinée en naissant à être abandonnée à son tour. Doctrine désespérante, doctrine de mort, vrai sépulcre blanchi au fond duquel, sous une inscription ambitieuse, est étendue la vérité sacrifiée. Qu'est-ce en effet que la vérité, sinon l'Être qui a dit de lui-même: Je suis et je ne change pas, *Ego Dominus et non mutor* 2? La vérité c'est le Dieu vivant. Si elle pouvait changer, elle ne serait

1 Joan. 14. 6.

2 Malac. 3. 6.

plus. Mais elle n'est morte que dans leur âme volontairement privée de sa vie. En voulez-vous la preuve? Conjurez-les d'affirmer quelque chose sur le *lien* de la vie présente et de la vie future, (car ce lien c'est la religion), suppliez-les de formuler l'ombre d'un symbole *qui tienne*, et ils ne le pourront pas. Ils ne vous donneront que des mots vides que chacun est libre de remplir à son sens. Ils vous diront : Dieu, nature, moralité, lumière, progrès ; mais quel Dieu, quelle nature, quelles lumières, quel progrès? Est-ce le Dieu de Thalès ou de Socrate, celui d'Epicure ou de Spinoza? Hélas c'est le leur : c'est-à-dire leur idole, le Dieu fragile qu'ils se sont fait eux-mêmes, et qu'ils briseront quand il leur plaira. Dieu! c'est bien vite dit : mais encore une fois, sur Dieu il faut entendre Dieu, et ceux qui se bouchent les oreilles à sa voix, ne connaissent bien ni Dieu ni l'homme, ni par conséquent l'origine, ni la voie, ni la fin de l'homme. Que parlent-ils donc de nature, de lumière, de progrès, ne sachant ni d'où ils viennent, ni où ils vont ni ce qu'ils sont eux-mêmes? Positivement (nous disons positivement) ils ne savent ce qu'ils veulent ¹, mais

¹ *Savoir ce que l'on veut*, disait le grand maître des loges. Voyez la note déjà citée, pag. 49.

négativement ils le savent très-bien, c'est-à-dire qu'ils savent ce qu'ils *ne veulent pas*. Ils ne veulent pas de la catholicité, ce grand fait qui seul ne participe pas à la caducité des choses et des idées humaines. Il les gêne, il les irrite, comme une lumière trop vive irrite les yeux malades. Ils n'en veulent pas : et pour s'opposer à son action, ils savent aussi parfaitement ce qu'ils veulent : à nous ¹, disent-ils, les positions, le pouvoir, l'autorité, à nous et à nous seuls ce qui forme les esprits ; à nous l'enseignement public, non à nos frais, mais avec les deniers de tous et surtout de nos adversaires ; à nous la bienfaisance publique, à nous la direction des œuvres fondées non avec nos aumônes, mais avec celles des chrétiens ; à nous les associations formées dans l'ombre au nom de la lumière, vivant de mystère dans le siècle de la publicité, appuyées sur les

1 « Il faut, disent les mêmes discours, que dans toutes les administrations publiques, dans toutes les administrations de charité et de bienfaisance, il faut que le maçon soit là... A moi maçon ! à moi la question de l'enseignement ; à moi l'examen, à moi la solution ! à moi la question de la charité publique, pour que l'administration de la bienfaisance ne passe point à des mains indignes... A nous, l'organisation de la charité, méditée, élaborée, travaillée par nos convictions et nos intelligences..... A nous encore, etc. » Voyez la même note, pag. 49.

serments, les menaces et la peur au nom de la liberté; à nous! et si à nos côtés, d'autres veulent faire ce que nous ne faisons pas, s'associer dans le sacrifice pour l'amour des pauvres, des malades, des ignorants; pour l'amour des âmes et de leur âme; pour consoler, évangéliser, prier et expier; nous appellerons leur vie fainéantise, et leur dévouement un calcul; nous le dirons, nous l'écrirons, nous l'imprimerons mille fois, répandant l'accusation aux quatre coins du monde; et après avoir appelé sur eux les mépris et les haines de la foule crédule, nous l'aurons, au besoin, à notre service pour aider *le libre examen* à leur fermer la bouche et à leur lier les mains 1.

Voilà ce qu'ils veulent. Là où ils le peuvent, ils le prouvent par les faits.

Là où tout n'est pas préparé encore, ils l'annoncent, et s'encouragent en serrant la main de leurs affiliés plus heureux ailleurs.

Elle est donc là la grande *unité négative*, émule toujours renaissante de *l'unité positive* et véritable de la foi universelle. Elle est là l'église anti-chrétienne qui, elle aussi, a ses pontifes, sa hiérarchie, ses temples, ses prêches, ses associations, ses vœux, ses

1 « Dût le pays user de la force pour se guérir de cette lèpre? »
Voyez la note, pag. 49.

serments et son obéissance aveugle ¹. Toute sa force se trouve en ce qui fait son unité, *la négation*. Toutes les doctrines, même les plus opposées, toutes les sectes les plus ardemment divisées, sont bonnes à ses apôtres, parce qu'elles sont ennemies de l'unité chrétienne ². De là la facilité avec laquelle ils multiplient leurs adeptes partout où il y a quelque lutte à soutenir contre la vérité.

Ne vous étonnez donc pas, M. F., que le Père de la chrétienté s'adresse à tous ses enfants, afin que l'encens de la prière, de la pénitence et des bonnes œuvres, s'élève vers le ciel de toutes les nations à la fois, et en fasse descendre la lumière et la paix dans tant d'âmes volontairement aveugles, nécessairement agitées, et dont le désordre intérieur est l'unique source de tous les autres.

¹ Véritablement aveugle, cette fois, et non comme l'obéissance religieuse dont les limites sont tracées d'avance par des règles et des constitutions connues, à l'observance desquelles on ne s'engage qu'après un libre et mûr examen.

² « Il est grand temps, mes F. F. F., que nous usions de « toutes nos ressources....., disent les mêmes discours maçonniques, nulle part de centre assez puissant, nulle part un drapeau « qui rallie *toutes les nuances* de ces hommes de l'avenir qui tous, « au fond, aiment et désirent une même chose : le progrès. » — Oui, le progrès de la négation.

Cependant, l'éloignement de ces maux n'est pas la seule miséricorde que son cœur sollicite et fait solliciter par tant de prières. Pour mieux guérir les larges plaies des nations, il veut obtenir une grâce pour tout le monde chrétien. Le Concile de Trente l'a saluée de loin, et les âmes les plus élevées et les plus pures n'ont jamais cessé de soupirer après elle. Parmi ces âmes, il en est une, un grand homme qui a parlé de cette grâce de manière à la faire désirer par les cœurs les plus froids, les moins touchés des choses de Dieu. Mais avant de vous dire sa parole, laissez-moi vous le faire connaître lui-même : il habitait une solitude choisie par la pauvreté sur les ruines du palais des Césars. C'est de là, du mont Palatin devenu le monument de la vanité de tant de gloires, qu'il partait, lui, pour des conquêtes plus durables

que celles des triomphateurs, traversant les mers et les peuples pour arracher les hommes au mensonge et les faire servir aux trophées vivants et immortels de la vérité. Puis il venait s'ensevelir dans le silence de sa retraite. Mais le héros caché avait été découvert par un Pape illustre. Les grandes âmes se devinent, et Benoît XIV avait su trouver Léonard de Port Maurice dans son humble cellule.

Le pauvre volontaire et le Pontife s'écrivaient souvent, et il nous a été donné de voir plus d'une page de cette correspondance qui orne aujourd'hui les murs du réduit où vivait le saint. Un jour, un rayon de la lumière qui découvre l'avenir, lui fit voir de profondes douleurs publiques suivies de grandes consolations, de longs troubles couronnés par une paix glorieuse pour l'Église et pour le monde, et cette époque annoncée par un acte du Pontife universel, par une parole longtemps attendue, une définition doctrinale sur l'Immaculée Conception de Marie. — S^t Père, disait-il à Benoît XIV, si votre Sainteté n'est pas déterminée à la prononcer encore cette parole de bénédiction, c'est que l'heure de la grande époque n'a pas encore sonné.

Or, M. F., tout nous fait croire que cette heure est proche !

Pie IX le dit au monde. Il se sent porté à la pro-

noncer cette parole qui doit achever celle du Concile de Trente, et il demande à la chrétienté de s'agenouiller avec lui aux pieds de celui qui a dit à S^t Pierre dans tous ses successeurs : *Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église* 1. *J'ai prié pour Toi afin que ta foi ne défaille point. C'est à Toi à confirmer tes frères* 2.

« *Sed dixerunt ad invicem, quid est hoc? Ignorabant enim quid esset* 3. » « Et ils se dirent les uns aux autres, qu'est-ce que cela? Car ils ne savaient ce que c'était. »

N'y en a-t-il pas parmi vous, M. F., auxquels ces paroles soient applicables, et qui se demandent les uns aux autres : Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que l'Immaculée Conception? Qu'est-ce qu'une définition dogmatique? Qu'est-ce que l'infailibilité de l'Église? Nous ne savons ce que c'est.

L'Immaculée Conception est l'exemption de la tache originelle dans l'âme de la seconde Eve destinée de toute éternité à réparer la faute de la première en donnant Jésus-Christ au monde. Le Fils de Dieu qui voulait devenir le fils de l'homme, le Verbe qui voulait s'incarner dans le sein de Marie

1 Matt. 16 18.

2 Luc. 22. 32.

3 Exod. 16. 13.

n'a pas souffert que cette femme bénie entre toutes les femmes, que sa mère fût jamais, pas même un seul instant, sous le coup de la sentence de malédiction qu'il allait effacer dans le sang qu'il prendrait d'elle. C'est le sentiment de l'Église universelle manifesté dans son culte public.

Mais ce sentiment est-il une vérité révélée? Est-il appuyé sur la tradition divine elle-même? qui ne serait porté à le croire en entendant le dernier concile œcuménique affirmer qu'il n'a pas l'intention de comprendre la bienheureuse Marie dans ce qui est dit de tous les hommes: qu'ils ont contracté la tache originelle « *per unum hominem peccatum intravit in mundum et per peccatum mors et ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt* 1. » La contagion universelle du péché étant une vérité révélée de Dieu, il n'appartient qu'à Dieu de révéler l'exception, et par conséquent l'Église universelle rassemblée au Concile de Trente n'a pu y parler comme elle l'a fait qu'en s'appuyant sur la révélation. Mais c'est à la même Église seule à nous le dire formellement par son Chef divinement établi pour affermir dans la foi les pasteurs et les fidèles: « *Ego oravi pro te ut non deficiat fides tua et tu ali-*

1 Ad Rom. 5. 12

« *quando conversus confirma fratres tuos 1.* » Une définition dogmatique ne fait pas un nouveau dogme, elle déclare explicitement ce qui a été contenu toujours dans la révélation. L'infaillibilité de l'Église ne produit pas la vérité, mais la garde et la constate. Elle est la fidélité divinement promise à l'autorité dépositaire des vérités révélées. C'est *la grâce d'état* assurée à l'Église enseignante par Jésus-Christ lui-même : « *Enseignez... je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles 2.* » Ce n'est donc pas une infaillibilité qui invente, mais qui conserve, c'est une mémoire et une intelligence infailliblement fidèles à retenir et à entendre la parole de Dieu, parce que cette infaillible fidélité est garantie à l'apostolat perpétuel de l'Église par Dieu lui-même : « *L'Esprit-Saint que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera et vous suggérera tout ce que je vous aurai dit 3.* » Jamais donc l'Église n'enseigne de nouveaux dogmes, mais quand un doute s'élève, ou une question s'agite sur une croyance ou sur le rang d'une croyance générale, c'est à elle, selon l'institution et la promesse de Jésus-Christ, à

1 Luc. 22. 32

2 Matt. 28. 19-20.

3 Joan. 14. 26.

dissiper le doute, à résoudre la question, à fixer le rang de cette croyance, et à dire au monde catholique si c'est un sentiment pieux et permis, ou si c'est un dogme contenu dans la sainte Écriture ou dans la tradition divine, et dont par conséquent la foi est obligatoire.

C'est ainsi qu'elle a fait à d'autres époques, non-seulement lorsque des hérésies se sont élevées contre la vérité, mais lorsque des questions ont été agitées sur la vérité, et tout annonce que notre siècle sera signalé par la déclaration dogmatique si glorieuse à Marie et si chère à ses enfants.

L'heure des grandes bénédictions prédites sonnerait donc bientôt!

Mais comme l'état intérieur de l'Eglise doit contribuer à accélérer cette heure, le saint Pontife qui veille sur la catholicité nous dit à tous : Purifiez vos cœurs, expiez vos fautes, rachetez les dettes de vos âmes, afin que la justice de Dieu ayant moins à exiger de vous, vous puissiez plus attendre de sa bonté.

C'est là, M. F., tout le Jubilé : temps de libération, de délivrance, où toutes les chaînes de nos âmes se brisent, si nous le voulons.

Quelles sont donc ces chaînes? C'est la chaîne du péché qui tient notre âme captive; c'est la chaîne de

la peine éternelle qui est inséparable du péché, quand notre âme sort de la voie du temps et arrive au terme sans l'avoir effacé; c'est la chaîne de la peine temporelle qui reste à briser encore quand la première l'a été déjà avec celle du péché lui-même.

Le pouvoir de lier ou de délier, de nous délivrer des liens qui nous retiennent loin de Dieu, ou la puissance de briser toutes ces chaînes n'appartient qu'à Dieu; mais pour l'exercer sur la terre, il se sert de mains d'hommes, d'un organe, d'un instrument, d'un ministère, le sacré ministère de son Eglise : *« tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux.. 1. »* Celui, qui dans l'ordre de la nature se sert des causes secondes pour répandre, conserver et perpétuer la vie, s'en sert aussi dans l'ordre moral et dans l'ordre de la grâce, et veut sauver les hommes par les hommes. Cette magnifique harmonie de l'ordre universel n'est-elle pas digne de lui? C'est donc par son Eglise qu'il veut vous rendre libres si vous le voulez. Il veut vous délivrer de vos péchés dans le sacrement de pénitence; il veut, en effaçant ces taches de vos âmes, vous délivrer de la peine qui devait leur être éternellement unie; il veut enfin vous délivrer aussi des peines

temporelles qui sont dues au péché, et vous les remettre en tout ou en partie, selon le degré de préparation de votre cœur et votre fidélité à offrir à Dieu les bonnes œuvres prescrites par l'autorité qu'il a préposée au gouvernement des âmes dans la société spirituelle.

Comprenez, M. F., toute l'unité de la doctrine chrétienne sur la pénitence et les indulgences : Jésus-Christ, par l'organe de son Sacerdoce, remet dans le sacrement de pénitence le péché et la peine éternelle du péché par l'application de ses mérites aux âmes touchées de repentir et ouvertes à la miséricorde par l'humble aveu de leurs fautes. Aux âmes ainsi purifiées dans le sacrement de la réconciliation, Jésus-Christ par le même organe de son Église remet, même hors du sacrement de pénitence, la peine temporelle du péché, selon le degré de leurs dispositions et il la remet encore par l'application des mérites de son sang et des satisfactions surabondantes de ses Saints, c'est-à-dire de ses membres déjà sanctifiés par sa grâce. Il la remet ainsi aux âmes qui se reconnaissant insolubles, incapables de satisfaire dignement pour leurs péchés, recourent humblement à ce trésor des mérites de Jésus-Christ et de ses Saints, en accomplissant les œuvres de piété, de charité ou de mortification qui leur sont

imposés : vous le voyez, c'est le même prix de la rédemption appliqué de différentes manières par le même organe aux différents degrés de nos maux et de nos peines, et toujours à des conditions sanctifiantes. Dans le sacrement de pénitence il efface la tache du péché des âmes repentantes et volontairement humiliées « *cor contritum et humiliatum Deus, non despicias* 1, » et il remet la peine éternelle qui lui est inhérente. Hors du sacrement de la pénitence il remet la peine temporelle aux âmes convaincues de l'insuffisance de leur expiation et dociles à s'unir aux mérites de Jésus-Christ par l'accomplissement des œuvres prescrites par leur Mère la sainte Église. L'indulgence est ainsi le fruit secondaire de la rédemption. C'est après la délivrance des chaînes qui nous eussent entraînés loin de Dieu pour toujours, la délivrance de celles qui retarderaient notre parfaite union avec lui. C'est le complément du fruit de la rédemption et de la liberté des enfants de Dieu. La rédemption elle-même n'est qu'une grande indulgence où la justice et la miséricorde se sont embrassées sur les lèvres de Jésus-Christ mourant. L'indulgence à son tour n'est qu'une moindre ré-

1 Ps. 50. 11.

démption ou comme l'a dit un grand écrivain : une rédemption diminuée, c'est-à-dire, la rédemption dans son fruit secondaire ; ou la conciliation de la justice et de la miséricorde dans la remise de la peine temporelle des péchés.

Elle vous est offerte de nouveau, M. F., par l'indulgence du Jubilé universel. Prenez garde que fascinés par les préoccupations des biens qui passent, vous comptiez pour peu de chose ce qui conduit aux biens qui restent. « *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* 2. » Assurez-vous au contraire, par la fidélité à cette grâce, la consolation dont nous avons vu bien des fois comblés, vivants et mourants, ceux qui se sont empressés d'y correspondre. Quelle paix, en effet, n'éprouve-t-on pas à la mort, quand le juge est à la porte, au souvenir du jour de grâce où nous nous sommes accusés avec une sincérité pleine, et jugés coupables nous-mêmes, sûrs d'échapper ainsi au jugement de Dieu, selon sa divine parole : *Si nos metipsos judicavimus, non utique judicabimur* 3. »

Il faudra donc se confesser, me direz-vous peut-

1 Le comte de Maistre.

2 Sapient. 4. 12.

3 I. Ad Corinth. 11. 31.

être, mais ici ¹, les hommes ne se confessent guères : ils laissent la confession aux femmes et aux enfants. Ils laissent donc l'humilité chrétienne et la courageuse sincérité aux enfants et aux femmes, et gardent pour eux l'orgueil dans la honte du péché !

Mais ne savez-vous pas quel est celui qui a dit : « *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles* ² ? » Ne savez-vous pas quel est celui qui a dit : « *Si vous ne redevenez humbles comme des enfants, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des cieux* ³ ? » La confession sacramentelle, l'aveu du coupable à l'autorité établie de Dieu dans la société spirituelle ⁴, est l'expiation principale voulue par Jésus-Christ, parce qu'elle atteint le mal à sa racine, la révolte contre la loi de Dieu par l'humiliation volontaire de l'homme dans le sanctuaire même de l'âme où le mal a été fait. C'est l'ordre d'un Dieu : « *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie... re-*

¹ Ce sermon fut prêché dans une ville où le retour à l'accomplissement des devoirs religieux était plus qu'ailleurs retardé par le respect humain, chez les hommes élevés en grand nombre dans des écoles encore soumises aux préjugés du dernier siècle.

² Ep. Jac. 4, 6.

³ Matt. 18. 3.

⁴ Sur cet aveu fait à l'autorité, voyez pag. 55, l'observation que nous citons du comte de Maistre. Note B.

« cevez le S^t Esprit. Ceux à qui vous remettrez les
 « péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les
 « retiendrez, ils leur seront retenus 1. » Delà l'obli-
 gation de manifester les consciences à ceux qui en
 sont constitués les juges sous l'autorité et par l'au-
 torité du Christ. C'est sa loi : nul ne peut s'y sous-
 traire. Elle oblige tout le monde, les puissants
 comme les faibles, les savants comme les ignorants,
 les rois comme les sujets, les pasteurs comme les
 fidèles, et le chef de l'Eglise comme tous ses mem-
 bres. Tous ceux qui ont péché et ont perdu la grâce
 doivent chercher leur guérison dans la confession.
 Comment donc croiriez-vous jamais pouvoir être
 guéris sans ce remède ? Je me confesse à Dieu, direz-
 vous peut-être, comme le disaient déjà certains héré-
 tiques du temps de S^t Augustin, « je me confesse à
 « Dieu ! vous vous confessez à Dieu, répond le grand
 « docteur, mais à quelle fin fut donc accordé à l'E-
 « glise le pouvoir de lier et de délier ? Est-ce en vain
 « qu'elle a reçu les clefs de la main de Jésus-Christ ?
 « Vous ne vous confessez qu'à Dieu ! vous comptez
 « donc pour rien sa parole et vous traitez l'Evangile
 « comme une fable 2 » Vous entendez le grand Doc-

1 Joan. 20. 21-23.

2 Nemo sibi dicat : occultè ago, apud Deum ago... ergo sine causâ dictum est : quæ solveritis in terrâ erunt soluta in cælo...

teur de son siècle : il n'était que l'écho de la voix apostolique, de la voix de Jésus-Christ lui-même, et prêchait, croyait, pratiquait ce qui a été enseigné, cru et pratiqué dans tous les siècles chrétiens. Voulez-vous croire et pratiquer autre chose ? Aurez-vous plus de sagesse que les S^t Justin, les S^t Cyprien, les Origène, les S^t Augustin, les S^t Chrysostôme et toutes gloires des premiers siècles ? Aurez-vous plus de science que les S^t Bernard, les S^t Thomas d'Aquin, et la foule des savants de leur âge, âge si peu compris où la pensée chrétienne se faisait jour par d'admirables œuvres au milieu de tant d'éléments de bien et de mal, de vérité et d'erreur, de civilisation et de barbarie venus de tous les côtés à la fois ? Aurez-vous enfin plus de pénétration que Pascal, plus d'esprit que Labruyère, plus d'érudition et de profondeur que Leibnitz, pour ne citer qu'un seul des grands esprits revenus de l'erreur du 16^e siècle ; plus de génie enfin que Bossuet, plus de grandeur que Charlemagne, plus de puissance et de bon sens que Napoléon, qui tous ont reconnu l'institution divine de la confession, et se sont inclinés devant cette parole :

« *comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, ceux à*
 « *qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis*

Ergo sine causâ claves datæ sunt... Frustramus Evangelium, frustramus verba Christi ! (Sermon 392.)

« *et ceux à qui vous les retiendrez ils leur seront re-*
 « *tenus !* »

Tous ont cru à cette parole, et vous, comment allez-vous faire pour ne pas y croire? voulez-vous aussi compter pour rien l'Évangile de Dieu et traiter la parole du Christ comme une fable? oh! que vous seriez à plaindre! en vérité, je vous le dis, elle vous reviendrait un jour cette parole, mais à l'heure où vous n'en aurez plus vous-même, à l'heure suprême où il ne vous sera plus donné que d'entendre la voix de celui qui l'a prononcée, et qui vous demandera compte enfin de votre aveuglement volontaire, et de votre endurcissement mérité par un trop long mépris de ses grâces!

N'attendez pas cette heure pour confesser la vérité, confessez-la divine et confessez-vous coupable, quand la foi et l'obéissance sont méritoires. Faites ce que Dieu vous demande, et ne rejetez pas le pardon qu'il vous offre. Que cette année soit donc pour vous la fin d'une vie d'oubli de Dieu et de votre âme, d'ingratitude envers Dieu et d'indifférence pour votre âme, d'offenses de Dieu et de souillures de votre âme; qu'elle soit le commencement d'une vie nouvelle, plus heureuse parce qu'elle sera plus chrétienne, et que le repentir, la confession, les

bonnes résolutions vous disposent à recevoir pleinement l'indulgence de Jésus-Christ. — Pour vous l'accorder pleine, que vous demande-t-il par l'organe de son Vicaire en terre, le successeur de celui même auquel il a dit : « *Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux. Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux* 1? » Il vous demande de le recevoir et de le visiter ! de le recevoir par la communion et de le visiter trois fois aux pieds des autels 2. Il vous demande une victoire sur vous-même par le jeûne, et un acte d'amour pour le prochain par une aumône faite aux pauvres. Si ces œuvres vous étaient impossibles, d'autres vous seraient indiquées par l'autorité qui parle en son nom et agit par son ordre.

Soyez donc du nombre de ceux qui vont revenir à Jésus-Christ. Entrez dans cette multitude qui, de toutes les nations, va s'approcher des Sacrements et offrir à Dieu l'encens de la prière, l'or de la charité, la myrrhe de la pénitence.

Demandez avec ferveur pour vous et pour le monde, les bénédictions qui sont dans les mains de Dieu, et n'oubliez pas que pour être abondamment

1 Matt. 16. 19.

2 Selon les dispositions des mandements publiés dans les différents diocèses par l'autorité du Saint-Siège.

répandues, elles veulent être sincèrement et ardemment désirées.

O mon Dieu, souvenez-vous de votre parole : « si dix justes, disiez-vous, si dix justes ¹ se trouvent parmi ce peuple, je pardonnerai à la multitude coupable. » Tous les peuples, il est vrai, sont aujourd'hui coupables, mais vous savez aussi, Seigneur, qu'il est bien plus de mille justes qui vont prier pour le monde ! Ceux qui ne le sont pas veulent le redevenir, et ces hommes qui sont vos enfants ingrats, veulent vous craindre et vous aimer encore ! Ils veulent expier leurs fautes, les avouer, les confesser sincèrement, obtenir en s'humiliant le repentir qui doit changer leur cœur et la résolution qui doit l'affermir. « *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis* ² ! » Confirmez, Seigneur, la bonne volonté que vous leur inspirez maintenant, et faites que se défiant d'eux-mêmes, ils ne cessent de recourir à vous, jusqu'à ce qu'ils l'aient accomplie.

Et vous, Vierge immaculée, ô Marie, vous dont la prière prévient et achève toutes les nôtres, saisissez celle que vous voyez naissante dans ces âmes et fortifiez-la pour la conduire à sa fin !

¹ Genes. 18. 32.

² Ps. 67. 29.

Faites aussi que la parole qui vous regarde et qui sera dite au monde à l'heure des grandes grâces, soit bientôt prononcée, afin que les cœurs qui résistent aux châtiments soient vaincus par les bienfaits, et que les yeux qui se ferment à l'éclat de la justice s'ouvrent à celui de la miséricorde. Souvenez-vous que c'est à pareil jour ¹ qu'un de vos fils les plus dévoués, S^t Pie V, vous offrait les prières répandues à vos pieds dans le monde catholique par les associés du Saint Rosaire, et que par votre puissante intercession vous sauviez la chrétienté à Lépante. N'êtes-vous pas toujours la même, et la chrétienté encore menacée par le nouvel ennemi de son unité? Jetez donc un regard sur elle, ô vous si puissante en prières, *Omnipotentia supplex*, et priez pour les âmes, priez pour l'église, priez pour le monde ²!

¹ Le jour du Saint-Rosaire.

² La chrétienté a toujours recouru à Marie dans ses craintes et ses douleurs, et de nombreux offices de sa liturgie attestent combien elle a été exaucée. Les peuples catholiques se sont mis de nouveau en prières, surtout depuis l'origine de la grande guerre qui préoccupe le monde, et l'invocation de Marie est devenue universelle. On sait aujourd'hui depuis le 8 septembre 1855, jour de la Nativité de Marie, et le lendemain 9 septembre, jour du Saint Nom de Marie ou de Notre-Dame des Victoires, si la prière de la terre a été achevée par la Vierge immaculée dans les cieux.

NOTES.

NOTE A.

EXTRAITS

*des discours prononcés à Bruxelles à la grande fête solstici-
ciale du 24 juin 1854 par le grand maître et le grand
orateur des loges, et publiés pour les maçons chez le frère
Henri Samuel par le grand secrétaire et par mandement
du grand orient, sous ce titre :*

TRACÉ DES TRAVAUX

DE LA

GRANDE FÊTE SOLSTICIALE

CÉLÉBRÉE PAR

LE GR.°. OR.°. DE BELGIQUE,

Le 24^e J.°. du 4^e M.°, l'An de la V^e°. L.°. 5854,
(c'est-à-dire l'an de la vraie lumière.)

Un orateur a dit : « La maçonnerie est universelle...
« c'est une institution cosmopolite ; elle appartient à

« tous les pays, A TOUS LES CULTES... cette institution a
 « des principes, des statuts qui sont universels... il y a
 « entre les maçons des traités; les maçons belges ont
 « fait des traités avec la France, l'Amérique, l'An-
 « gleterre, etc... — »

« Je me résume, a dit le grand maître, et je dis que la
 « formule maçonnique du temps présent, bonne aussi,
 « je crois, à garder et à suivre pour le temps à venir est
 « celle-ci : Savoir ce que l'on veut, vouloir ce que l'on
 « sait.

« Quelques mots de développement à propos de ce
 « principe, et j'aurai tout dit : Savoir ce que l'on veut !
 « c'est le travail préparatoire... le maçon a le droit de
 « s'enquérir de toute chose » (*excepté des mystères des*
loges qui dépassent le degré de son initiation), « il a le
 « devoir de tout étudier — de s'éclairer en loge. :
 « tout aussi bien qu'il le peut dans le monde profane »
 (*profane! grands enfants terribles qui singent la religion,*
mais en cachette), « de s'éclairer de toute question maté-
 « rielle ou morale, sociale ou philosophique, c'est-à-dire
 « politique ou religieuse. Il faut, en un mot, que la ma-
 « çonnerie ne craigne pas de proclamer non-seulement
 « comme un droit, mais comme un devoir, ce principe
 « cimenté par le sang de tant de martyrs, cette conquête
 « précieuse et absolue de notre droit public : la liberté
 « d'examen ! De là naîtra pour le maçon l'adoption d'une
 « ligne de conduite invariable, il saura ce qu'il veut. »
 (*Il saura examiner, sans doute, mais saura-t il résoudre*

celui qui ne s'éclaire que de questions ? Il saura ce qu'il veut aujourd'hui, peut-être, mais saura-t-il ce qu'il voudra demain? —Négativement, il sait toujours ce qu'il veut, c'est-à-dire ce qu'il ne veut pas ; mais positivement? Nous en parlerons.)

« Il trouvera ensuite dans le concours de ses F. F. . . ,
 « dans la puissante organisation de la maçonnerie, dans
 « la pratique des sincères principes d'union, cette force
 « de cohésion qui fait réaliser les grandes choses. Et
 « comptant, non par la Foi (*non par la foi*), mais par la
 « science sur le triomphe de ses idées (*ses idées*) aux-
 « quelles il se sera invinciblement attaché » (*invinciblement! et la liberté d'examen et le progrès, que deviendront-ils avec cette foi à son infailibilité personnelle?*), « il
 « apportera à leur réalisation toute l'énergie dont il sera
 » susceptible. »

Vous l'entendez : ils veulent examiner, et cependant ils nient *à priori, et sans examen*, qu'il y ait une révélation divine, rompant systématiquement le lien de la foi et de la raison ou de la science.

Le grand orateur confirme la parole du grand maître (*tous ces messieurs sont grands*) en disant : « Comment il
 « conçoit le progrès intellectuel, le progrès moral » le progrès de la civilisation : il le conçoit par la négation du dogme chrétien, et dans l'enseignement d'une morale qui renie la foi, et dont les loges, sans doute, seront la sanction :

« Je veux qu'il soit su et dit par le monde, s'écrie-t-il,
 « qu'il y a une loi morale qui gouverne l'univers » (*qui en*

doute?), « que cette loi est la même chez tous les peuples » (certainement : mais qu'est-elle devenue depuis la chute, là où la révélation ne l'a pas réveillée?) « que c'est la loi morale qui forme la véritable religion des peuples ? » (la morale sans le dogme? Pauvre aveugle!) « Voilà ce que j'appelle le progrès, l'amélioration morale facile à obtenir si un jour c'était la pensée, c'était l'institution maçonnique qui pouvait diriger l'éducation du peuple ! » (Diriger seule s'entend, pour faire taire la superstition, c'est-à-dire la voix de la révélation chrétienne.) Écoutons le même orateur :

« Comment devons-nous faire ce que nous voulons ?

« Nous le devons par nos actes ; c'est-à-dire que dans toutes les circonstances, nous devons être sur le terrain et prêts à soutenir la lutte avec nos adversaires. Ainsi, chacun dans nos localités, chacun chez nous, partout où il y a du bien à faire, partout où l'occasion se présente d'être utile (!), il faut qu'il y ait là un maçon, il faut que dans toutes les administrations publiques, dans toutes les administrations de charité ou de bienfaisance, il faut que la Maç. soit là qui veille et qui combatte s'il le faut pour le triomphe de la vérité (maçonnique) !

« Quand des ministres, disait plus haut le même orateur, quand des ministres viendront annoncer au pays, comment ils entendent organiser l'enseignement du peuple, je m'écrierai : A moi Mac. ! A moi la question de l'enseignement ; à moi l'examen, A MOI LA SOLUTION !

« Lorsque des ministres viendront apporter au parle-
 « ment l'organisation de la charité... à moi Maç.: ! A moi la
 « *question de la charité publique*, pour que l'administration
 « de la bienfaisance ne passe point à des mains indignes,
 « à des mains qui la feraient tourner contre le travail,
 « contre le labour auquel nous nous livrerons sans
 « relâche. A nous l'organisation de la charité, méditée,
 « élaborée, travaillée par nos convictions et par nos
 « intelligences !... !

« Mes FFF.: (ajoute-t-il) au point de vue religieux, ne
 « croyez point que je vienne jamais soulever, dans l'in-
 « térieur du Gr.: Or.: et au sein des Temples, des ques-
 « tions de dogme (*Je le crois bien, vous les méprisez trop*)
 « des questions scolastiques, telles, par exemple, que la
 « grave question de la *transsubstantiation*... (hilarité des
 « loges) J'entends bien ne jamais porter le scalpel de
 « l'examen dans toutes ces questions ténébreuses...
 « (*ignorant, lisez Leibnitz*)... Mais... lorsque, ainsi que nous
 « le voyons malheureusement, le pays se couvre d'éta-
 « blissements qu'on appelle religieux et que moi je
 « qualifie fainéants (rires approbateurs)..., je dis que nous
 « avons le droit et le devoir de nous occuper de la ques-
 « tion religieuse des couvents, de l'attaquer de front,
 « de la disséquer ; et il faudra bien que le pays entier
 « finisse par en faire justice, *dût-il même employer la force*
 « pour se guérir de cette lèpre ! »

Le grand maître du grand Orient avait auparavant
 anathématisé, non-seulement les couvents, mais la so-

ciété de S^t Vincent-de-Paul, en disant : « La société de
 « S^t Vincent-de-Paul écrit sur son drapeau ce mot su-
 « blime qui, dans sa bouche, est une duperie : *Huma-*
 « *nilé !* »

Calomniateurs jaloux d'un bien qu'ils ne savent pas faire, ils ne souffriront pas que d'autres le fassent, dès qu'eux-mêmes seront les maîtres. Ils parlent de liberté et ne rêvent que la force ; ils parlent de tolérance des doctrines et des cultes, et veulent enseigner seuls pour réduire au silence toute autre doctrine que la leur, si tout est qu'ils en aient une, et inspirer à tous le mépris stupide du culte chrétien et des dogmes qui ont ravi par leurs divines harmonies, les plus sublimes génies des grands siècles, depuis Origène jusqu'à Leibnitz, depuis Augustin jusqu'à Bossuet.

Ces discours maçonniques ne sont d'ailleurs comme d'autres publications récentes, que l'écho des voix qui, depuis un siècle, ont déclaré en Angleterre, en Allemagne et en France, la guerre à la révélation. Toutes ces voix s'éteignent, et Dieu parle toujours. *Cælum et terra transibunt : verba autem mea non præteribunt.* (Matth. 24, 35.)

NOTE B.

« Il n'y a pas de dogme dans l'église catholique, dit le
 « C^{te} de Maistre, il n'y a pas même d'usage général ap-
 « partenant à la haute discipline, qui n'ait ses racines
 « dans les dernières profondeurs de la nature humaine 1,
 « ou, ce qui revient au même, dans quelque'opinion uni-
 « verselle 2 plus ou moins altérée çà et là, mais com-
 « mune cependant, dans son principe, à tous les peuples
 « de tous les temps.

1 2 Le comte de Maistre ne veut pas dire que les dogmes vien-
 nent de la raison naturelle ou des profondeurs de la nature hu-
 maine, mais qu'ils y ont leurs racines, en ce sens qu'ils répondent
 divinement aux besoins de cette nature créée à l'image de Dieu, et
 à ses gémissements après sa chute. Il fait clairement entendre
 aussi que les opinions générales de tous les peuples de tous les
 temps, ont leur source commune et dans ces besoins et dans la ré-
 ponse divine qui leur fut faite dès l'origine par la révélation primi-
 tive. Il ne faut jamais oublier que la religion chrétienne n'est pas
 plus jeune que l'homme. C'est le caractère de ses ignobles rivales
 d'être nées après lui. Le christianisme commence avec la promesse
 primordiale, et s'achève dans son accomplissement en J.-C. qui
 reste toujours. Il l'a dit lui-même : « Je ne suis pas venu changer
 « mais accomplir », « et je vis dans les siècles des siècles. »
 (Matt. 5, 17. — Apoc. 1, 18.)

« Le développement de cette proposition fournirait le
 « sujet d'un ouvrage intéressant. Je ne m'écarterai pas
 « sensiblement de mon sujet en donnant un seul exemple
 « de cet accord merveilleux ; je choisirai la confession,
 « uniquement pour me faire mieux comprendre.

« Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que ce mouve-
 « ment *d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser*
 « *un secret* ? Le malheureux, déchiré par le remords ou par
 « le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute,
 « le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui ren-
 « ferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion
 « pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le
 « crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se con-
 « tracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié,
 « ou du moins celle de la bienveillance.— Mais lorsque de
 « la confiance nous passons à la confession, et que l'a-
 « veu est fait à l'autorité, la conscience universelle recon-
 « naît dans cette confession spontanée une force expiatrice
 « et un mérite de grâce : il n'y a qu'un sentiment sur ce
 « point depuis la mère qui interroge son enfant sur une
 « porcelaine cassée, ou sur une sucrerie mangée contre
 « l'ordre, jusqu'au juge qui interroge du haut de son tri-
 « bunal le voleur et l'assassin.

« Souvent le coupable, pressé par sa conscience, refuse
 « l'impunité que lui promettait le silence. Je ne sais quel
 « instinct mystérieux, plus fort même que celui de la con-

« servation, lui fait chercher la peine qu'il pourrait éviter.
 « Même dans les cas où il ne peut craindre ni les témoins,
 « ni la torture, il s'écrie : Oui, c'est moi ! Et l'on pourrait
 « citer les législations miséricordieuses qui confient dans
 « ces sortes de cas, à de hauts magistrats, le pouvoir de
 « tempérer les châtimens, même sans recourir au sou-
 « verain.

« On ne saurait se dispenser de reconnaître dans le
 « simple aveu de nos fautes, indépendamment de toute
 « idée surnaturelle, quelque chose qui sert infiniment à
 « établir dans l'homme, la droiture de cœur et la simpli-
 « cité de conduite. De plus comme tout crime est de
 « sa nature une raison pour en commettre un autre, tout
 « aveu spontané est au contraire une raison pour se cor-
 « riger : il sauve également le coupable du désespoir
 « et de l'endurcissement, le crime ne pouvant séjourner
 « dans l'homme sans le conduire à l'un et à l'autre de
 « ces deux abîmes. »



DEUXIÈME CONFÉRENCE

PRÊCHÉ A BRUXELLES, EN PRÉSENCE DE LA COUR,
SUR LA DÉFINITION DOGMATIQUE
DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

Nuntia omnibus magnalia Dei.

Dites à tous les hommes les grandes œuvres
de Dieu. (2. Macch. 3, 34.)

Il a quelques mois, M. F., on vous annonçait ici au nom du Chef de l'Église le Jubilé de 1854, et vous appreniez de la bouche de vos Pasteurs quelle était pour vos âmes et pour la chrétienté toute entière, la pensée et l'espérance du Père commun des fidèles. Souvenez-vous de ses paroles et de ses prières : il demandait aux nations chrétiennes de s'agenouiller, de se purifier, d'attirer l'indulgence de Dieu

par la pénitence et les bonnes œuvres. Et pourquoi? Pour obtenir la lumière et la paix. La lumière, pour nous, sans doute, mais surtout pour lui, car il avait conçu le grand dessein de glorifier une sublime vérité, et de réjouir la terre par un rayon de plus de la clarté des cieux. La paix, pour le monde qui gémit sous le pressoir des fléaux de Dieu.

Vous ne vous êtes pas agenouillés en vain, M. F.; la lumière plus vive désirée par les enfants de Dieu sur l'une des gloires de leur Mère, a été répandue sur le monde par la langue de feu de la chaire apostolique, et le monde l'a reçue avec amour comme le gage même de la paix. Reposons donc aujourd'hui sur elle le regard de notre âme, et jouissons-en pleinement. C'est alors qu'il nous sera donné d'entendre de quelle paix elle nous est le gage, et comment elle nous présage de nouvelles miséricordes de Dieu.

Aidez-moi donc, Seigneur, à parler de la grâce que vous réserviez à nos temps, et ne permettez pas qu'elle reste voilée à nos yeux. Je vous le demande par la prière de Marie qui fut le sanctuaire vivant de votre sagesse incarnée et dont toutes les gloires vous appartiennent. *Ave Maria!*

On jouit de la lumière à proportion qu'on l'a désirée. Laissez-moi donc vous la faire désirer da-

vantage, en vous rappelant que c'est elle qui doit être le grand attrait de nos cœurs. Chacun, il est vrai, a le sien, selon le mot du poète cité par S^t Augustin 1 : *trahit sua quemque voluptas*. Montrez des fruits à un enfant, et il leur tend les bras ; montrez l'or à l'avare, et son œil s'enflamme ; montrez à l'homme défini par S^t Paul : *animalis homo* 2, l'homme animal, montrez-lui l'appât grossier des sens, et il s'avilit ; faites espérer des applaudissements à l'esclave de la vanité, et il en rêve ; mais à l'homme dont l'âme gouverne les sens et chez qui la vie est digne de sa destinée, que faut-il lui montrer pour attirer son âme ? La vérité ! La vérité, sublime objet du grand désir que nous appellerions volontiers la divine passion de son cœur. « *Quid enim fortius desiderat anima quam veritatem* 3 ? »

Mais qu'est-ce que la vérité ? « *Quid est veritas ?* » Qu'est-ce que la vérité dit l'homme déchu, aveugle et appesanti ? Qu'est-ce que la vérité ? Et il s'en va sans attendre la réponse 4. L'homme digne de lui-même, de son origine et de sa fin, serait trop heureux de l'obtenir, cette réponse, après un siècle.

1 Tract. 26 in Joan.

2 I. ad Corinth. 2, 14.

3 Aug. Ibid.

4 Joan. 18, 38.

d'attente. C'est que la vérité est l'âme de notre âme, elle est ce dont notre âme elle-même n'est que la vivante image. La vérité c'est Dieu : « *Ego sum veritas* 1. » Et voilà pourquoi l'âme tend à la vérité comme à son centre avec l'ardeur que toute chose a pour sa fin ; et pourquoi aussi l'esprit humain, lorsqu'il est renversé par l'orgueil, se précipite dans l'abîme de l'erreur avec l'impétuosité qui lui était donnée pour s'élever jusqu'à Dieu.

Quand donc une vérité, c'est-à-dire une face de la vérité brille à nos yeux d'un nouvel éclat, n'est-ce pas un rayon du ciel qui descend sur la terre ? Oui, c'en est un, M. F., et nous en jouissons à cette heure.

Il y avait dans la plus grande des sociétés humaines, ou plutôt dans la société universelle et sur-humaine de l'Église, une croyance douce et forte qui regardait la seconde Ève, la mère de la vraie vie, la Vierge en qui le Verbe s'est fait chair. Les siècles chrétiens pensaient que la chute de l'homme qui nous a tous blessés, n'avait pas eu de contre-coup en elle ; que cette seconde mère des hommes, dès le principe même de son existence, avait été pure et sans tache à plus forte raison que la première.

1 Joan. 14, 6.

Mais cette pensée était-elle une simple vue de la sagesse humaine, ou un reflet de la lumière de Dieu? Était-ce une vérité de raison, de sentiment ou de foi, que la Mère du Christ, sauvée par lui seul, avec le genre humain, l'avait été cependant d'une manière à part, comme il convenait à la créature unique, choisie pour donner au monde la source même du salut? Était-il de foi, en un mot, que la grâce qui nous relève, l'avait, *elle*, préservée de la chute?

Le sens chrétien prévenait la réponse, sans doute, mais il ne l'attendait pas moins avec une filiale impatience. C'est pour la donner que le Pontife suprême a mis l'Église en prières. C'est pour la donner qu'il a demandé à tous les Evêques du monde la tradition de leurs Eglises et leur propre pensée. Et c'est après avoir reçu ce témoignage universel, c'est après avoir entendu la voix de la catholicité semblable à cette voix des grandes eaux dont parle l'Écriture, que le Vicaire de celui qui commandait à la mer et aux tempêtes, a dit lui-même au milieu du silence universel, la parole qui a fait tressaillir la chrétienté: Non, la pensée des siècles sur l'Immaculée Conception de Marie, n'est pas une pensée humaine, mais une vérité divine. Ce sentiment de l'Église universelle n'a pas pris naissance dans le cœur de l'homme, mais dans le cœur et la volonté

révélée du Fils de Dieu, et il est de foi que la T. S. Vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, par un privilège et une grâce spéciale de Dieu, en vertu des mérites de J.-C. son Fils Sauveur du genre humain, a été préservée de toute tache de la faute originelle 1.

L'Immaculée Conception de Marie définie comme dogme de foi, s'épanouit ainsi comme une fleur éclatante sur l'arbre immortel de la vérité révélée. —

1 Écoutons la voix de Pierre, dans son successeur : « Plein de confiance en Dieu et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Église, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin et offert à Dieu des prières assidues et ferventes, il nous a paru que nous ne devions plus différer de sanctionner et de définir par notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi aux très-pieux désirs du monde catholique et à notre propre dévotion envers la T. S. Vierge, afin d'honorer de plus en plus en Elle son Fils unique N. S. J.-C., puisque tout ce que l'on rend d'honneur et de louange à la Mère, retourne à la gloire du Fils.

« C'est pourquoi, n'ayant cessé d'offrir, dans l'humilité et le jeûne, nos prières particulières et les prières publiques de l'Église à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier notre

C'est à dessein, M. F., que nous nous exprimons ainsi, et que nous disons de la définition de ce dogme qu'il est l'épanouissement d'une vérité. Il n'est pas, en effet, un dogme nouveau, comme l'ignorance le suppose, ou comme affecte de le croire l'incrédulité jalouse des progrès de la foi. — Non ! ce n'est pas un nouveau dogme, mais la déclaration dogmatique d'une vérité toujours connue et aimée dans l'Église, toujours contenue dans le dépôt de la révélation.

âme par la vertu de l'Esprit-Saint, après avoir encore imploré l'assistance de toute la Cour céleste et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur, agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de N. S. J.-C., des bienheureux apôtres Pierre et Paul et par la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège tout spécial du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de J.-C., Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent, elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur, autrement qu'il n'a été défini par nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage hors de la foi et quitté l'unité de l'Église. »

C'est une immuable vérité définie par l'autorité que J.-C. a institué gardienne et interprète de la révélation : « *Enseignez. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* » L'Église n'invente jamais, elle discerne, et quand on lui demande si telle croyance fait partie du dogme, elle répond. Sa réponse, si c'est l'hérésie qui nie, est un anathème; si c'est la bonne foi qui hésite, une consolation. C'est ainsi qu'à différentes époques, l'hérésie ou même la faiblesse de l'esprit humain (faible aussi dans les grands hommes), ont été l'occasion des déclarations dogmatiques de l'Église de J.-C., et que le choc des erreurs ou des opinions, a fait jaillir de la pierre sur laquelle elle est fondée, non des vérités nouvelles, mais de nouvelles clartés. Il serait long de suivre ici la chaîne de ces définitions dogmatiques, mais nous ne nous écarterons pas de notre sujet, si nous vous en rappelons quelques-unes qui nous y ramèneront d'elles-mêmes :

L'Église anathématisa les erreurs des Manichéens, et parmi ces erreurs, celle qui niait la vérité de la chair et par conséquent de la nature humaine en J.-C. — Elle anathématisa l'erreur des Ariens qui niaient sa nature divine, et définit contre eux la consubstantialité du Verbe de Dieu. Elle condamna Nestorius qui, divisant ces deux natures au lieu de

les distinguer, en faisait deux personnes, niait leur union dans la personne du Christ, et par conséquent la maternité divine de Marie définie avec tant d'amour et d'éclat au célèbre concile d'Éphèse. Elle condamna Eutychès qui, confondant ces deux natures, ne laissait subsister ni l'une ni l'autre. Elle condamna enfin les Monothélites qui, renouvelant en d'autres termes l'erreur d'Eutychès par la confusion des deux volontés humaine et divine en J.-C., arrivaient comme lui, le voulant ou ne le voulant pas, à la même conséquence que Manès, Arius et Nestorius, c'est-à-dire à la négation de la rédemption du genre humain, par celui qui n'eût pas expié nos fautes s'il n'avait été véritablement homme, et n'eût pu donner à son expiation le prix exigé par sa justice, s'il n'avait été véritablement Dieu. Il nous a rachetés parce qu'il était vrai Dieu et vrai homme, homme pour souffrir, Dieu pour nous sauver.

Marie est la mère de l'homme-Dieu. Sa maternité divine est manifestement révélée : « Marie, dit l'Évangile, de qui Jésus est né ¹ » et en qui « le Verbe s'est fait chair ². » La déclaration du concile d'Éphèse n'établit donc pas un dogme nouveau, mais définit

¹ Matt. 1.

² Joann. 1.

la foi de l'Église contre les hérésies qui s'efforçaient de l'altérer.

La virginité de la Mère de Dieu est aussi divinement affirmée dans l'Évangile : « Le St-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le Saint-Enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu 1. » Et ailleurs : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse : car ce qui est formé en Elle vient du Saint-Esprit 2. » Et ailleurs encore : « Jésus était âgé d'environ trente ans et passait pour fils de Joseph 3. » Mais voici que des sectaires tentent d'obscurcir cette gloire de la Mère de Dieu, et nient que sa virginité ait été perpétuelle. L'Église les condamne dans plusieurs conciles, appuyée sur la tradition apostolique qu'elle ne fait que définir 4.

A cette gloire de la virginité, à cette intégrité parfaite de Marie, l'Évangile en ajoute une autre,

1 Luc. 1.

2 Matt. 1.

3 Luc. 3.

4 Les sectaires modernes ont renouvelé cette vieille erreur si savamment flagellée par S^t Jérôme. Toutes les hérésies ont ce triste caractère de garder quelque chose du venin et de l'inimitié de l'ancien serpent contre celle qui lui a écrasé la tête. — Voyez la note A à la suite de cette conférence, pag. 95.

l'intégrité, la plénitude de la grâce : « Je vous salue, pleine de grâce » ¹ ! parole unique qu'on ne retrouve appliquée à nulle autre dans les Saintes-Écritures. Elle nous apprend ainsi que si le temple vivant du Fils de Dieu fut exempt de toute souillure, la lampe de ce temple, la flamme qui brûle dans ce sanctuaire, l'âme de Marie fut, à plus forte raison, parfaitement pure. Aussi, M. F., le sentiment catholique appliquait-il à Marie ces paroles de l'Esprit-Saint : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée et il n'y a point de tache en vous » ² ! Mais voici venir, sinon les hérésies, du moins les questions : fallait-il entendre par cette plénitude de la grâce et par cette exemption de toute tache, l'exemption seulement des fautes qui font perdre la grâce sanctifiante, et non des fautes moins graves, des moindres souillures ? C'était demander si la Mère de Dieu avait offensé Dieu ? L'Église répondit non avec horreur, et déclara ce que les SS. Pères et S. Augustin en particulier avait déjà si bien exprimé, qu'il ne pouvait être question de péché, *même véniel* quand on parlait de la Mère du Seigneur. Mais s'il eût été indigne du Fils de Dieu, d'avoir une Mère blessée par le péché

1 Luc. 1. 28.

2 Cant. 4. 7.

vénuel, n'était-il pas plus indigne de lui de la voir souillée, ne fût-ce que le premier instant de sa vie, par la grande tache originelle? N'était-il pas plus indigne de la sagesse divine d'abandonner Marie, ne fût-ce qu'un seul instant, à l'ignoble empire de celui dont elle devait « écraser la tête » 1? Delà, la pensée constante des siècles chrétiens qu'il n'y avait eu en Elle aucune sorte de tache, ni mortelle, ni vénelle, ni originelle, et qu'elle avait été conçue sans péché.

Il y eut cependant au moyen-âge, de grandes et pieuses intelligences qui, malgré leur attrait pour cette vérité, éprouvèrent des hésitations qu'ils sou-mirent au jugement de l'Eglise. Ces hésitations avaient deux sources : un défaut de précision dans *l'idée* même de l'Immaculée Conception, et une crainte respectable mais peu réfléchie d'admettre une exception à la loi générale de la contagion du péché d'origine. Voici quelle était la confusion d'idées : ils ne distinguaient pas dans la Conception, l'action des causes secondes dans la formation du corps humain, de l'action directe de Dieu dans la création de l'homme. Il y a toujours, en effet, action directe de Dieu dans le don qu'il nous fait de la vie. Vous l'avez

1 Gen. 3.

appris, M. F., d'un livre admirable que vous lisiez dans votre enfance lorsque vous l'entendiez à peine, et que vous ne lisez plus depuis que vous êtes à même de le comprendre. Dieu, demande le catéchisme, est-il donc aussi votre Père? Oui, répondez vous, *et à plus forte raison* que mes parents, puisque par eux il m'a formé selon le corps, et que lui seul a créé mon âme de rien. Dieu crée donc toujours? sans doute; et c'est la création de l'âme et son union avec le corps qui forme la personnalité humaine. L'Immaculée Conception est donc un acte divin, l'acte par lequel Dieu en créant l'âme de Marie et en l'unissant à son corps l'a préservée de la contagion générale¹, et l'a exemptée de cette loi commune qui pèse sur tous les hommes et dont un ancien a dit : Il semble que nos âmes en s'unissant à nos corps

¹ Alexandre VII dans sa const. : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, du 8 décembre 1661, déclarait ainsi le sens que l'Église attachait au culte de la Conception de Marie : « C'est l'ancienne et
« pieuse croyance des fidèles chrétiens, que l'âme de la bienheu-
« reuse Vierge Marie, dès le premier instant de sa création et de
« son union au corps, a été, par grâce et privilège spécial de Dieu,
« et en vue des mérites de J.-C., son Fils, Rédempteur du genre
« humain, préservée et exempte du péché originel, et c'est en ce
« sens qu'ils honorent et célèbrent avec solennité, la fête de sa
« Conception. »

glissent dans un tombeau. Elles se ressentent, en effet, de la corruption originelle de cette nature humaine *unique* dans ses deux substances, et infectée dans sa source, coupable et disgraciée dans son principe, « *in quo omnes peccaverunt.* » 1 »

Ceux donc qui craignaient d'admettre en Marie une exception à cette loi générale (dont nous sommes, hélas, nous-mêmes à nous-mêmes la preuve constamment authentique), et qui n'avaient pas assez remarqué que l'exception était ici un acte directement divin, n'avaient pas bien vu non plus que si la Conception de Marie était exceptionnelle par rapport aux autres hommes, elle était au contraire en *harmonie* parfaite avec l'ensemble des desseins de Dieu sur celle qu'il est déraisonnable de confondre avec le reste de l'humanité. — Donnez-moi une autre Mère de Dieu, s'écriait Bossuet, et puis craignez de faire exception 2 !

Donnez-moi, ajouterai-je, une autre créature *pleine de grâce, bénie entre toutes* les femmes, en qui d'aussi *grandes choses furent faites par le Tout-Puissant*; et que *toutes les générations appelleront bienheureuse*, et

1 Ad Rom. 5. 12.

2 1^{er} Sermon sur l'Immaculée Conception. — Voyez plus loin la note B. pag. 101.

puis osez confondre avec les autres enfants d'Eve, en quoi que ce soit, la créature qui fut divinement exceptionnelle en tout !

Oui, en tout; car n'est-ce pas une loi commune que rappelait le disciple bien-aimé lorsqu'il disait: Tous, nous offensois Dieu en beaucoup de choses, *in multis offendimus omnes* ¹ ? Et cependant, voici une Vierge toujours fidèle et une *vie* sans tache!—N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que l'éclat de la virginité est séparé des joies de la maternité? Et cependant, voici une Vierge-mère! — N'est-ce pas en vertu d'une loi commune que ces joies s'achètent par d'indicibles souffrances? « *In dolore paries* ². » Et cependant voici un enfantement sans douleurs!—N'est-ce pas une loi commune celle qui attache l'agonie à la mort? Et cependant voici une mort sans lutte et sans angoisses!—N'est-ce pas une loi commune, qui fait attendre au corps de l'homme au fond de son sépulchre, la résurrection jusqu'au dernier des jours? Et cependant, voici une assomption sans retard!—Connaissez donc enfin votre mère, et sachez que, si pour vous, elle fut la mère des douleurs, et la plus affligée des créatures, sa vie cependant fut sans pé-

¹ Jacob. 5. 2.

² Gen. 3. 16.

ché, sa mort sans peine, sa résurrection sans attente. Et dites-moi si dans ce temple vivant que la sagesse divine s'est fait à elle-même 1, et où tout est unique, incomparable, exceptionnel, il n'y aura que la pierre angulaire qui ne le sera pas ? Sera-t-elle seule exceptée de l'exception, et sans harmonie avec l'ensemble ? Dites-moi s'il n'y aura dans cette âme et dans cette vie que *le principe même de la vie*, la conception qui ne sera pas digne d'elle, que l'apparition de l'âme sortant des mains de Dieu qui ne sera pas glorifiée ?

Ne le pensez pas ! ne le pensez pas ! L'Eglise ne l'a jamais pensé, et si elle a toléré quelque temps les craintes contraires en raison de la bonne foi qui les inspirait, elle n'a fait que les souffrir maternellement, pour leur imposer bientôt le silence 2, célébrer ensuite dans ses chants la vérité qui les dissipe 3, et nous la découvrir enfin aujourd'hui 4 dans toute la splendeur du dogme, en nous la montrant contenue dans la tradition divine dont J.-C. lui a promis le souvenir et l'intelligence jusqu'à la fin.

1 Prov. 9. 1.

2 Paul V, bull. 97, an. 1616. — Grég. XV, bull. 29, an. 1622.

3 Alex. VII confirme et explique en 1661 la Const. de Sixte IV, de 1483, sur la fête de la Conception.

4 Pie IX, 8 décembre 1854.

— La foi qui affermit ainsi le sentiment universel des siècles, consacre en même temps les inspirations du génie chrétien. Nous vous citons tout-à-l'heure un mot de Bossuet, mais nous ne savons si rien de plus fort et de plus élevé tout ensemble, a jamais été écrit sur l'immaculée Conception de Marie, que ce que ce grand homme 1 en a dit au même endroit. Nous ne prétendons pas nous servir ici de ses paroles : Elles ne sont tout-à-fait les siennes que lorsqu'on ne les détache pas de leur ensemble. Mais jouissons du moins de sa pensée 2 : Le passé, le présent et l'avenir ne regardent que l'homme : Tout est présent à l'éternité de Dieu. Ce qu'il a résolu de faire est devant lui comme accompli. De là, le langage de ses prophètes : ils annoncent moins l'avenir qu'ils ne le montrent, parce qu'il est devant eux. C'est ainsi que J. C. a été appelé *l'agneau immolé dès l'origine*

1 Ce grand esprit a eu aussi ses taches ; cette lumière a eu ses ombres. Le comte de Maistre qui les a rendues si visibles, n'en admirait pas moins le génie de Bossuet. Il eût voulu lui voir finir sa carrière avec son admirable discours sur l'unité de l'Église et la primauté de puissance de Pierre et de ses successeurs, discours prononcé à l'ouverture de l'assemblée de 1682.

2 Voyez la note C, page 103, — et ce que nous avons cru pouvoir conclure de la vérité exposée par Bossuet.

du monde 1, parce qu'il l'était dès lors dans les desseins de Dieu. Mais dans ces mêmes desseins, la femme promise à l'origine n'est-elle pas inséparable de son fils? la mère de l'homme-Dieu de l'incarnation du verbe? Aussi, l'Eglise avec ce sens divin dont elle a reçu la promesse, applique-t-elle à Marie ces admirables paroles qui, en effet, la regardent, dans son union maternelle avec la sagesse incréée et incarnée: le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. *Dominus possedit me in initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio*. J'étais dans sa pensée, j'étais avec lui avant qu'il créât le monde. *Ab æterno ordinata sum et ex antiquis antequam terra fieret*. J'ai été établie dès le commencement, avant que la terre fut faite. *Necdum erant abyssi et ego jam concepta eram* 2. Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue ? »

De toute éternité donc, le Verbe qui voulait s'incarner en elle, l'a considérée comme sa mère. Fût-il jamais possible qu'il la vit sans l'aimer? Et cependant, si elle avait été conçue dans le péché, il n'eût pas été possible qu'il l'aimât alors dans un état infiniment opposé à sa sainteté. Le plus parfait des

1 Apoc. 15. 8.

2 Prov. 8.

Fils eût donc été sans amour pour sa mère! Que dis-je? Il eût eu nécessairement pour elle un sentiment d'horreur? Non, non, s'écrie Bossuet, l'honneur du Fils me pousse à affirmer de toutes mes forces l'Immaculée Conception de la Mère, et il faut que Marie profite d'avoir été la seule à posséder dans un Dieu un fils qui fût avant elle! Cri sublime arraché par le regard de l'aigle sur la femme revêtue du soleil de justice! Le grand homme souffrait visiblement de devoir attendre la définition de ce dogme, et il semble qu'en voyant aujourd'hui l'Église militante glorifier pleinement sur la terre ce qu'il voit dans les cieux, le tressaillement de son âme se soit fait sentir à sa tombe, et qu'il ait obtenu de Dieu que son corps perdu depuis plus d'un siècle fût retrouvé justement de nos jours, et apparut dans sa cathédrale comme pour être associé à la fête universelle!

Qu'est-ce, cependant, que la voix de Bossuet en présence de ce concert des Pères, des docteurs et des grands hommes de tous les temps, qui, tous ont toujours écouté la puissante voix de Pierre dont il a dit lui-même: Il faut qu'il vive toujours dans l'Église *pour confirmer ses frères*. Qu'il est majestueux ce grand fleuve de la tradition que la chaire apostolique vient de faire passer devant nous, por-

tant dans tout son cours le nom de Marie toujours sans tache au-dessus de la terre souillée dans toute son étendue, au-dessus de la race humaine infectée dans toutes ses générations ! C'est elle seule que la corruption n'a pu gagner, que la contagion n'a pu atteindre ; c'est elle qui est ce point unique et réservé que le déluge du péché n'a pu submerger, et où l'esprit de Dieu s'est reposé comme la colombe de l'arche, pour y prendre et donner au genre humain l'olivier de la paix, le salut en Jésus-Christ.

2. Nous touchons, M. F., à l'autre côté lumineux de ce dogme, car il rappelle au monde superbe la vérité de sa chute, et la nécessité où il est d'en être relevé par la main de Dieu.

Les grandes erreurs modernes renouvelées des erreurs antiques, partent de la négation ou de l'oubli de notre déchéance. L'homme tombé par orgueil, s'efforce d'ignorer sa ruine. Il ne s'avoue pas, dans l'obscurité où il cherche sa route, le besoin de cette première lumière dont il ne lui reste qu'un faible rayon, de ce feu sacré dont il ne lui reste que des étincelles sous la cendre, de cette force première qui le rendait maître de lui-même et du monde, et dont il ne lui reste, pour ainsi parler, qu'un douloureux souvenir. Il ne confesse pas le fait humiliant que sa conscience atteste, qu'il cherche la

vérité et qu'il défailloit en la cherchant; que ses yeux se fatiguent à la poursuivre et n'arrivent pas à la saisir pleinement; que son cœur toujours épris de la liberté, se voit constamment esclave; et que malgré son invincible désir de la vie, il rencontre au bout de toutes ses voies, la mort qui l'attend en souveraine. Il ne veut pas consentir au gémississement divin que tant de vanité fait naître dans notre âme 1, et ne demande pas comme l'apôtre : Qui me délivrera de cette vie de mort 2, parce que dans son orgueil, il ne veut pas être sauvé par grâce 3. Non, du fond de sa misère il prétend se suffire à lui-même, comme s'il était à lui-même son principe et sa fin, *Similis ero Altissimo* 4! Le dernier mot de toutes les erreurs est dans cette apothéose que l'homme se fait de lui-même. L'idôlatrie n'en fut que la traduction populaire, comme le panthéisme n'en est que la formule aveuglément scientifique. C'est toujours et partout l'esprit humain vaincu par l'esprit de mensonge, et consentant encore à la tentation originelle : *Vous serez comme des Dieux* 5. C'est

1 Ad Rom. 8.

2 et 3 Ad Rom. 7.

4 Isaïæ 14. 14.

5 Gen. 3.

toujours et partout la créature qui veut usurper la vie divine au lieu de la recevoir, et qui, prétendant posséder en propre ce qui n'appartient qu'au Créateur, est dépouillée par cette prétention même de la grâce et de la vérité qui nous font vivre de la vie de Dieu 1.

Mais l'organe divinement constitué de celui qui a dit à l'homme: Il faut naître, *oportet nasci denuo* 2, le Vicaire de J.-C. rappelle aujourd'hui aux esprits trompés par le vieux mensonge, toute la réalité de notre chute, en proclamant qu'une seule créature en a été préservée, la seconde Eve, la mère de la vie nouvelle, parce qu'elle devait être la mère du chef de l'humanité régénérée.

Or, ne voyez-vous pas que le monde, longtemps sourd à cette voix, commence à lui prêter une oreille attentive? C'est qu'il est forcé de reconnaître enfin, que toute autre régénération sans celle-là serait vaine, et que toutes les victoires, sans celle du Christ, ne peuvent le sauver, même ici-bas. Il semblait l'avoir oublié, jusqu'à ne plus savoir que ses pénibles conquêtes sur la matière, étaient une vérification de sa déchéance, et qu'il exécutait par elles, la sentence

1 Ephes. 4. 18.

2 Joan. 5. 7.

qui a condamné l'homme à féconder la terre à la sueur de son front, et à reconquérir quelques restes de son empire perdu sur la nature, à force de travail, de lutttes et de dangers. Il s'en est souvenu enfin, parce qu'il a plu à Dieu d'humilier l'orgueil de ses conquêtes physiques par ses défaites morales, et de lui faire sentir qu'il importe peu que la nature lui obéisse, s'il ne sait se gouverner lui-même, et si à l'heure où les éléments lui cèdent, toutes les âmes sont en révolte, tous les royaumes s'inclinent et toutes les puissances défailissent. Naguères, enivré de ses succès, fier de ses richesses et ne rêvant que la béatitude du temps, il se disait comme le riche de l'Évangile : Nous avons travaillé et lutté, amassé et vaincu, il est temps de jouir en paix et de vivre en gloire, débarassé par la science de toutes les craintes de la foi. Mais au lieu de la jouissance, voici la douleur ; au lieu du repos, voici l'agitation et l'angoisse ; au lieu de la paix, voici la guerre ; au lieu de la vie, voici la mort ; et le monde puissamment averti s'est enfin souvenu de lui-même, de sa faiblesse et de sa misère, et quand on lui a parlé du secours de Dieu, et de ce grand lien qui le rattache à Dieu et qui s'appelle Religion, il a enfin tendu les mains pour le saisir dans le naufrage de tout le reste.

Ce retour des âmes vers Dieu, et l'irritation des esprits qui ne participent pas à ce mouvement de retour, à ce progrès vers la foi ¹, expliquent l'émotion produite dans le monde par une définition dogmatique. Ce n'est pas, en effet, la piété seule qui s'en est émue, et nous ne savons si plus que la piété, l'incrédulité n'en a pas été préoccupée. C'est qu'il y a là un fait qui touche à tout, un événement doctrinal, moral et social qui fait vibrer à la fois toutes les cordes de l'amour ou de la haine. C'est un événement doctrinal : une fleur, nous l'avons vu, s'est épanouie sur

¹ L'allocution prononcée dans le consistoire du 9 décembre 1854, dit qu'à part les affiliés des sociétés secrètes, *la perversité des incrédules inspire généralement de l'horreur, et qu'il y a dans les esprits une certaine disposition à se rapprocher de la religion et de la foi... , un sentiment d'admiration pour la religion catholique... et que c'est là un bien considérable et une sorte de progrès vers la vérité.* Nous reviendrons sur ce sujet.

l'arbre immortel de la vérité, et ceux que son éclat n'attire pas, il les blesse. C'est un événement moral : l'impression générale qu'il a produite atteste l'agonie de *l'indifférentisme* dans les nations, et la présence d'un esprit de religion dont on s'était trop hâté d'annoncer la mort. Ceux que la présence de cet esprit ne console pas, elle les agite. C'est un événement social, et comme une apparition inattendue de la première autorité sur la terre, de cette puissance spirituelle et enseignante qui seule a des enfants chez tous les peuples. Ceux que cette puissance ne rassure pas, elle les consterne. Et voilà pourquoi l'impression produite par une définition de foi est universelle. Les uns sont ravis de voir qu'au sortir d'une époque de doute, il se trouve toujours sur la terre une voix qui ait des échos pleins d'amour dans toutes les langues. Les autres sont d'autant plus blessés d'un tel prodige qu'ils le croyaient désormais impossible. Après s'être efforcés de l'amoindrir, ils sont descendus jusqu'à l'hypocrisie de la foi, et se sont montrés pleins de soucis pour l'intégrité du dogme menacé ! Gardez-vous bien de croire qu'ils aient eu une heure de sollicitude. Non, non : ce n'est ni l'Immaculée Conception, ni le péché originel qui les inquiète : l'objet de leurs alarmes, c'est la puissance de Pierre, c'est la preuve nouvelle

qu'elle vient de donner de son impérissable force.

Mais comment ce grand fait nous est-il un gage de paix? Il l'est, M. F., il l'est sans aucun doute; il l'est par tout ce qu'il contient et tout ce qu'il atteste; il l'est par tout ce qu'il nous obtiendra.

Nous disions tout à l'heure ce qu'il contient et ce qu'il atteste, et il suffit d'y réfléchir pour y voir un gage de paix véritable. Les divisions et les luttes de ce monde n'ont-elles pas souvent leurs sources dans la division des esprits et dans la lutte des idées? La voix donc qui sait réunir surnaturellement dans une même foi les esprits les plus élevés et les plus humbles de tant de peuples divers, indique à ceux qui sont éternellement en guerre, où est le principe de l'unité, ce grand besoin des âmes et du monde. Mais si les idées divisent souvent, les passions divisent toujours. Les violences de l'ambition, de la cupidité et de la volupté, ont poussé la société aux bords des abîmes, parce que l'indifférence pour les vrais biens et l'ignorance des joies intérieures, les seules qui soient vraies, étaient partout au fond des âmes. N'est-il donc pas un gage de paix, l'événement qui, par l'impression qu'il a produite, atteste dans tant de cœurs le retour de cette vie spirituelle qui peut seule y apaiser les ardeurs qui enfantent tous les désordres? Enfin,

ce que nous avons appelé avec raison l'apparition dans tout son éclat de la première des autorités, puisqu'elle seule parle aux intelligences et s'en fait obéir, porte en elle le remède au mal par excellence qu'on a signalé mille fois, la perte du respect pour toute autorité et la défaillance de tout pouvoir. Pourquoi, en effet, le pouvoir a-t-il défailli partout? Pourquoi l'autorité, paternelle ou publique, n'a-t-elle plus su commander le respect? C'est parce qu'elle l'a refusé elle-même à celle d'où toute paternité et toute puissance descend ¹. — Les chefs des familles et des états, les princes et les assemblées souveraines, ont traité Dieu comme un exilé. Disons plutôt qu'ils l'ont traité comme un mort, n'ayant plus de foi au Dieu vivant, ni à sa parole vivante, ni à l'organe divinement constitué de la loi qui soutient toutes les autres, en les sanctionnant dans la conscience des hommes et des peuples. Ils ont ainsi bâti sur le sable, et vous savez comment l'édifice a tremblé au souffle puissant de la tempête, et comment-il en redoute le retour! Les Pères des familles et les Pères des nations ont alors élevé les yeux vers le ciel, ne fût-ce que par la crainte de perdre ce qu'ils possédaient sur la terre, et les esprits se sont

¹ Ephes. 5. 15. — Rom. 15. 1.

sentis inclinés à écouter toute parole qui viendrait d'en haut. Le Vicaire de J.-C. vient de prononcer une de ces paroles, et si le monde s'est tû pour l'entendre, si des multitudes se sont recueillies pour la goûter, c'est un signe du retour au respect de l'autorité divine, et par conséquent à la paix des choses humaines.

Mais pourquoi ne chercher des germes de paix que dans ces signes du temps attestés par le fait d'une définition de foi, et par l'impression qu'elle a produite? N'aurons-nous pas assez de foi nous-mêmes pour vous dire toute la vérité? A Dieu ne plaise que nous connaissions si peu les grâces de notre ministère, pour craindre de vous instruire et de vous consoler avec toute la simplicité, la clarté et la force de la parole de Dieu : sachez donc pourquoi l'honneur rendu à Marie est surtout un gage de miséricorde et de paix : c'est que l'Eglise militante n'aura pas glorifié ainsi la Reine des cieux, sans que Celle-ci s'en souvienne en mère, et en mère de Dieu. Comment pourrait-elle voir notre faiblesse faire tout ce qu'elle peut pour son amour, sans que son cœur nous le rende comme sait le rendre un tel cœur, à proportion de cette force d'intercession qu'un saint Père a si bien nommée *la toute-puissance suppliante*?

N'en doutez pas, nous verrons de grandes choses.

Et ces grandes choses n'ont-elles pas commencé ? N'ont-elles pas commencé avec la pensée que Pie IX a conçue dans son exil, de glorifier Marie par l'acte le plus sublime de son pontificat ?

La révolution anti-sociale n'est-elle pas allée se briser dès lors en écumant contre le rocher de S^t Pierre ?

Et depuis ?

La vieille puissance anti-chrétienne qui a si longtemps menacé la civilisation, et qui, au moyen âge, n'a été que contenue au cri de *Dieu le veut*, qu'est-elle devenue ?

N'est-ce pas aujourd'hui la civilisation chrétienne qui l'aide à vivre temporellement, à condition de mourir spirituellement par la perte de sa tyrannie sur les âmes ?

L'Orient ne se rouvre-t-il pas à la foi toujours ancienne et toujours nouvelle dont il fut le berceau ?

Le grand schisme grec qui n'y a jamais vécu que de la confusion des deux puissances, ne s'y voit-il pas menacé, et dans son principe et dans son plus puissant soutien ?

Et l'Asie, cette mère des peuples et de la vérité, l'Asie endormie depuis par le breuvage de l'erreur, ne se réveille-t-elle pas de nos jours, puissamment secouée à ses deux extrémités, comme pour être ren-

due attentive à la parole arrosée chez elle depuis trois siècles par le sang de tant de martyrs ?

Ce n'est pas tout : Les nations que la foi a faites tout ce qu'elles sont dans l'occident, et dont les plus robustes furent ses enfants prodigues, ne s'en vont-elles pas souffrir ensemble pour des résultats encore inconnus ?

L'inconnu, ne serait-ce pas l'unité ? L'unité chrétienne qui aurait maintenant embrassé les deux mondes, et pacifiquement soumis les restes de l'idolâtrie et de la barbarie, si, il y a trois siècles, elle n'avait pas été rompue ?

Et le peuple dont la vocation est aussi éclatante que son histoire, le peuple initiateur par excellence, et dont l'impulsion est universellement suivie, même par ceux qui lui résistent ; celui qui, depuis son baptême, a toujours été le premier, et dans le bien et dans le mal, ne commence-t-il pas à expier de grands crimes par des puissants exemples ?

Je ne parle pas seulement ici des innombrables œuvres de charité et de zèle, que produisent chez lui les enfants dévoués de l'Eglise, mais des actes de foi posés par ceux-là mêmes qui semblaient depuis longtemps ne professer que l'infidélité. Je parle de l'étendard de Marie qui protège ses flottes, des images de la Vierge pressées sur le cœur de ses braves, du

sacrement de vie réclamé par ses grands capitaines, avec la même ardeur qu'ils ont mise à affronter la mort. Je parle des camps enfin où le prêtre, le soldat et la sœur de charité, ne font qu'une famille de héros fidèles aux souvenirs de Clovis et de St. Rémi, de Charlemagne et d'Alcuin, de St. Bernard et de St. Louis, de Turenne et de St. Vincent-de-Paul. Je parle de la France qui dit à l'Europe de revenir avec elle à l'Eglise de J.-C., afin de l'aider à porter au reste du monde l'Évangile *vivant* qui seul sauve les âmes et civilise les peuples.

Et la nation restée fidèle à l'unité de l'Eglise dans l'Allemagne divisée, la grande puissance qui, malheureusement, neutralisa trop longtemps l'action sanctifiante de cette Eglise, par des lois qui la couvraient de chaînes, ne s'apprête-t-elle pas ¹ à briser ces chaînes et à laisser s'embrasser enfin les deux plus grandes choses que Dieu ait données à la terre : la vérité et la liberté ?

Oui : les grandes choses commencent, et il avait vu l'avenir celui qui disait à Benoît XIV : La définition de l'Immaculée Conception sera le portique d'une grande époque ².

¹ Ce grand fait vient d'être accompli par le concordat conclu entre l'Autriche et le Saint-Siège.

² Léonard de Port-Maurice.

Mais devenons nous-mêmes dignes de notre âge et des grâces de Dieu.

Ne soyons pas témoins de grandes choses sans en accomplir, car Dieu en veut aussi de nous. Souvenons-nous que celui qui triomphe de lui-même est le plus grand des vainqueurs ¹, et n'oublions pas que la prière de celle qui a écrasé la tête du serpent, a la puissance de nous obtenir cette victoire. Réjouissons-nous d'avoir une mère qui n'a jamais été vaincue et montrons que nous sommes ses enfants en esprit et en vérité. Que la joie de nos cœurs n'y reste pas captive; qu'elle rayonne au-dehors au frontispice de nos temples et aux façades de nos maisons, afin qu'au dernier de nos jours, et à l'heure suprême où la mère de grâce et de miséricorde est invoquée une dernière fois sur la terre par les enfants d'Eve, chacun de nous soit consolé par cette pensée : Le jour de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, je n'ai pas caché ma joie dans mon cœur. Le respect humain ne l'a pas enchaînée. J'ai fait un acte de foi et d'amour et j'ai confessé hautement mon amour et ma foi !

Venez donc, ô Mère toujours sans tache, venez alors visiter ma pauvre âme souillée de tant de

¹ Prov. 16. 52.

péchés, et avant de l'offrir à son juge, obtenez-lui l'humble et sincère aveu qui expie, et les larmes qui effacent tout! Mais n'attendez pas cette heure, ô Mère immaculée, pour nous obtenir la contrition de nos péchés, l'amour et la crainte de Dieu et un vrai changement de vie. Le temps s'envole, la dernière heure est incertaine, et Jésus-Christ votre divin Fils ne nous a pas dit: préparez vous, mais soyez prêts! Obtenez-nous donc, ô Vierge Sainte, d'être prêts désormais, comme le veut notre divin maître, et que dès à présent nos cœurs changés et dévoués à Dieu, soient remplis de la paix qui surpasse tout sentiment ¹ et de l'espérance qui ne confond pas ²!

¹ Philip. 4. 7.

² Rom. 5. 5.

NOTES.

NOTE A.

« Toutes les hérésies ont ce triste caractère de garder quelque chose du venin et de l'inimitié de l'ancien serpent contre celle qui lui a écrasé la tête. » p.68 ci-dessus.

L'esprit d'orgueil et de mensonge, l'ange déchu qui se transforme en ange de lumière, est le véritable père de toutes les hérésies, selon ce mot de J.-C : « *Vos ex patre diabolo estis* » vous êtes les enfants du démon. (Joan. 8, 44.) Il existe un tel enchaînement, une malice si raffinée dans *la suite* des hérésies, (quoique leurs auteurs ne s'entendissent pas entre eux) qu'il faudrait être aveugle pour ne pas y reconnaître le résultat d'une même pensée. Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet, et il serait aisé d'y démontrer, malgré les ricanements de la demi-science, que quiconque ignore les relations des hommes avec leurs frères-ainés,

les anges bons et mauvais, ignore par là même, l'un des éléments de la vraie philosophie de l'histoire, puisqu'il ignore l'un des principes actifs dans la lutte des idées et des passions qui enfant toutes les autres luttes. Mais ce n'est pas sur cette vérité que nous voulons insister ici. Notre intention est uniquement de rappeler 1° quelle a été dans cette lutte, l'une des principales machines de guerre de l'esprit de ténèbres, quel a été son grand moyen de se transformer en ange de lumière, et 2° d'en donner un exemple révoltant dans ce qu'a fait l'hérésie pour ternir l'éclat de la pureté virginale de la Mère de Jesus-Christ :

I. Le grand moyen employé par l'esprit de mensonge pour tromper les hommes, c'est de prendre le vêtement de la vérité divine elle-même. Ce vêtement c'est l'Écriture Sainte, la lettre sans l'esprit et contre l'esprit, la lettre divisée contre elle-même. Le Christ a voulu nous prévenir contre cette ruse satanique, en permettant que dans la tentation du désert, où il voulut nous servir d'exemple, satan qu'il laissait dans le doute sur sa divinité, vint l'éprouver et l'assaillir à l'aide des textes de l'Écriture Sainte : « il est écrit... » disait le père du mensonge. (Matth. 4, 6.)

C'est ainsi qu'ont fait, et que feront toujours les hérétiques : s'emparer d'un ou de plusieurs textes, les isoler des autres, fermer l'oreille à la tradition qui en conserve sens, et à l'esprit de Dieu promis aux cœurs dociles

à l'autorité vivante établie par J.-C. pour garder la parole écrite et non écrite.

Mais contre ceux qui isolent les textes, pour couvrir ainsi leurs erreurs de paroles divines tronquées ou profanées (c'est la même chose), il faut, à l'exemple du Sauveur, au même chapitre de la tentation du désert, il faut réunir les textes divisés, et répondre avec l'autorité divine qu'il a laissée à son Eglise.

II. Voici un révoltant exemple de la profanation de l'Ecriture par la *division* des textes au profit de l'erreur, contre la gloire de la T. S. Vierge Mère de Dieu.

L'Evangile nous montre Marie invinciblement résolue à garder sa virginité, puisqu'elle ne peut comprendre comment Elle deviendra la mère du Sauveur, et dit, sans hésiter, à l'ange qui lui annonce l'incarnation du Verbe : « Comment cela pourra-t-il être, puisque je ne « connais point d'homme. » Dans notre langue, le mot connaître ne rend pas ici l'énergie du texte : *quoniam virum non cognosco* c'est-à-dire « parce que je ne veux avoir de commerce avec aucun homme. » C'est le seul sens possible de ces mots, car si Marie n'eut été résolue à une virginité perpétuelle, ils n'auraient eu aucun sens, selon la remarque de S. Augustin.

Aussi nous avons vu dans la conférence précédente, les textes formels qui prouvent la virginité de Marie.

Mais l'hérésie a si peu le sens des choses de Dieu, que dans cette admirable créature qui eût renoncé plu-

tôt à la maternité divine qu'à la virginité, elle suppose, après l'incarnation du Verbe dans son chaste sein, l'abandon de la résolution de rester vierge !!!

L'hérésie cependant a trouvé des textes qui, dans leur isolement, prêtent à cette erreur infâme, surtout chez ceux qui ignorent les usages et les locutions hébraïques, et aussitôt elle s'en est emparée avec l'astuce du serpent. Nous avons rencontré des âmes droites trompées par ces ruses, et qui les larmes aux yeux remerciaient ceux qui les délivraient par l'évidence de la vérité, d'une erreur aussi insupportable à un cœur chrétien.

Quels sont ces textes que l'hérésie dénature en les divisant ? ce sont ceux qui, réunis, nous apprennent que Marie épouse de Cléophas (Joan. 19, 25.), *sœur de la mère du Seigneur* (Joan. 19, 25.), était mère de Jacques et de Joseph. (Matt. 27, 56. — Marc. 15, 40.) Or, Jacques (le mineur) et Joseph ainsi que Simon et Jude leurs frères, sont tous les quatre appelés frères de notre Seigneur (Matt. 12, 47.), de la même manière que S^t Paul appelle l'un d'eux S^t Jacques le mineur (*fils d'Alphée* ¹ et de Marie

¹ (Matt. 10. 3.) Cléopée et Alphée sont deux traductions du même nom du texte original, ou plutôt deux manières de l'écrire. Maldonat a dit que Marie-Cléophas était fille de Cléopée et épouse d'Alphée, mais nous pensons avec d'autres, qu'il s'est trompé. Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur ce point qui n'affecte nullement la question principale.

sœur ou parente de la S^{te} Vierge), frère du Seigneur, *fratrem Domini*, (ad Gal. 1, 19.) selon l'usage des hébreux qui donnaient le nom de frère, *Ach*, à tous ceux de leur parenté. Eh bien ! l'hérésie n'oublie pas seulement ici cet usage ou cette locution hébraïque si fréquente dans les Écritures, par exemple quand elles donnent le nom de frère d'Abraham à Loth son neveu (Genes. 13, 8.) le nom de frère (Gen. 29.) de Jacob à Laban, son oncle (Gen. 28, 2.), mais elle affirme que les parents du Sauveur appelés ses frères (Matt. 12, 47.) étaient les enfants de la Très-S^{te} Vierge Marie, malgré les textes cités (Matt. 27, 56. — Marc. 15, 40 — ad Galatas. 1, 19.) qui disent formellement qu'ils étaient les enfants de Marie, épouse d'Alphée et sœur ou parente de la T. S^{te} Vierge. — Voilà où pousse l'envie cachée de ternir la virginité de la Mère de Dieu fait homme !

Et cependant, combien n'est-il pas facile de faire passer cette erreur sacrilège dans la foule des esprits ignorants qu'on constitue juges du sens des Écritures, pour les leur interpréter comme on veut, en les dispensant tout à la fois, et de la science des Écritures, et de la foi à la parole vivante de l'apostolat perpétuel auquel Jésus-Christ a promis son assistance jusqu'à la fin des siècles. (Matt. 28, 19, 20.)

L'hérésie, pour ravir à Marie dans l'esprit des chrétiens, la gloire de sa virginité perpétuelle, a profané encore cet autre texte : « Et il ne l'avait point connue « jusqu'à ce qu'elle enfantât son fils premier-né, à qui il

« donna le nom de Jésus. » (Matt. 1, 25.) Donc, dit l'hérésie, après l'enfantement de l'homme-Dieu, Elle cessa de vivre dans la virginité. Comme si les mots *jusqu'à ce que* dénotaient nécessairement un changement, tandis qu'ils sont si souvent employés sans en indiquer aucun, par exemple : « Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je reduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. » (Ps. 109.) S'ensuit-il de ces mots : *jusqu'à ce que*, que le Christ après sa victoire ne règne plus à la droite de son Père ? — C'est dans le même sens qu'il est dit de l'oiseau que Noë lacha hors de l'arche : « il ne revint plus jusqu'à ce que les eaux de la terre fussent séchées. » (Gen. 8, 7.) C'est-à-dire qu'il ne reparût plus, et non qu'il revint après le dessèchement des eaux,

Par ces mots donc : « Il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'Elle enfantât » S. Matthieu n'affirme qu'une chose, mais une chose admirable, inouïe, divine, c'est-à-dire, la naissance de Jésus-Christ d'une mère-vierge, et confirme *uniquement* ce qu'il a dit plus haut que Marie avait conçu le Sauveur par la vertu du Saint-Esprit : « *antequam convenirent inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* » (Matt. 1, 18.) « *Quod autem dicitur : antequam convenirent, dit S. Jérôme, non sequitur ut postea convenirent ; sed Scriptura quod factum non sit ostendit.* » (in Cap. I Matt.) Enfin, on appelle premier-né, en général, et dans l'Ecriture en particulier, celui avant lequel nul autre n'a vu le jour, fût-il fils unique, comme on le

voit au livre de l'Exode c. 4, v. 22, où le peuple unique de Dieu dans le choix dont il a été l'objet, est appelé son fils premier-né, et au chap. 13, v. 2, où Dieu ordonne de lui offrir le premier-né fût-il unique, et au livre de Josué (Cap. 17, v. 1.) où Machir fils unique de Manassé est appelé son premier-né, etc. etc.

Ces exemples suffiront pour faire comprendre combien il est facile à l'hérésie de tromper l'ignorance, ou même l'orgueil des demi savants, par la promesse de l'intelligence *cachée aux autres* (c'est ainsi qu'elle parle) des Saintes Écritures. Comme le tentateur à l'origine, elle promet la science cachée, et comme le même tentateur au désert, elle cache ses mensonges sous le dehors de la parole de Dieu même. Tromper les hommes au moyen de la parole humaine, c'est un vil mensonge; mais les tromper au moyen de la parole divine, que sera-ce? Y a-t-il un mot pour caractériser ce sacrilège? Et voilà cependant le rôle que jouent de prétendus prédicateurs de la parole évangélique! Qu'on reconnaisse donc enfin qu'il serait moins dangereux de voir entre les mains de ceux qui les écoutent avec la stupide et présomptueuse prétention de découvrir enfin le sens des Écritures (inconnu de leurs pères et de l'Église universelle!), qu'il serait moins dangereux, disons-nous, de leur voir entre les mains un mauvais livre *dont le venin se découvre*, que le livre sacré où leur venin se cache sous la parole de Dieu même, et dont ils abusent pour donner le poison du mensonge dans le fruit de la vérité. Les Saintes Écritures

lues par les fidèles de la manière dont ils les lisaient du temps des Apôtres qui les leur expliquaient, ou par eux-mêmes ou par les Évêques, les prêtres et les diacres qu'ils constituaient dans les différentes Églises, les Saintes Écritures ainsi lues, et c'est ainsi qu'elles l'ont été dans tous les siècles de l'Église, sont le livre sanctifiant par excellence, la parole pleine de grâce et de vérité. Lues autrement, avec un esprit de révolte contre l'autorité vivante à laquelle J.-C. a confié la parole *écrite et non écrite*, (comme l'affirme l'Évangile), les Saintes Écritures deviennent par l'abus qu'en fait l'orgueil, le plus dangereux des livres, car il ne sert qu'à diviniser toutes les erreurs, et à faire vénérer comme venant de Dieu tous les rêves de l'esprit humain : *Corruptio optimi pessima*.

NOTE B.

Bossuet s'exprime ainsi sur cette glorieuse exception :

« Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, « qu'ils offensent tous en beaucoup de choses ? » *In multis offendimus omnes.* (Jac. III. 2.) Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable Saint-Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie. (*De natura et grat.* n. 42, tom. X. Coll. 144, 145). Certes si nous reconnaissons dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque géné-

rale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protège sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée ; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies, si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise : qui pourra croire qu'il n'y ait rien de surnaturel dans la Conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ?

« Vous me direz peut-être, que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu ; que de la communiquer à sa Sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous répétons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme. Périssent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur ! Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce ; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilège ; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous, qui désirez qu'en cette ren-

contre la préférence demeure à Notre Seigneur, vous voilà satisfait ce me semble. Quoi ! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur ? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfère, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

« Il est certes tout-à-fait nécessaire qu'il surpasse sa Sainte-Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs ? Que répondrez-vous à une demande qui paraît si juste ? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilège de Saint-Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur était infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie elle y était soumise ; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plait. Et à l'égard des autres Saints, je dis qu'ils l'avaient effectivement contractée, mais qu'ils

en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils ; ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la providence divine ; ainsi le Sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, était venu en ce monde principalement pour purger le péché d'origine, qui était le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire : il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher. »

NOTE C.

« Quand votre mère fut conçue, dit Bossuet en s'adres-
« sant au Verbe-incarné, vous la regardiez du plus
« haut des cieux; mais vous-mêmes vous formiez ses
« membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui
« anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah!
« prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même
« moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle
« va être en la possession de Satan. Détournez ce mal-
« heur par votre bonté; commencez à honorer votre
« Mère; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est de-
« vant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle
« est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

« Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? Est-ce
« point un excès de zèle qui nous fait avancer une propo-
« sition si hardie? Non certes : elle est déjà mère, le Fils
« de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet,
« non selon la révolution des choses humaines, mais se-
« lon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle.
« Suivez, s'il vous plait, ma pensée.

« Quand Dieu dans son secret conseil a résolu quel-
 « que événement, longtemps avant qu'il paraisse,
 « l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose
 « déjà accomplie. Par exemple : Un petit enfant nous est
 « né, disait autrefois Isaïe » (Is. ix. 6.), « parlant de
 « Notre Seigneur, et un Fils nous a été donné. Que
 « veut-il dire, mes frères ? Jésus-Christ n'était pas né
 « de son temps. Mais ce saint homme considérait qu'il
 « n'en était pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font
 « tant de projets inutiles ; au contraire, que sa volonté
 » a un effet infailible et inévitable. Ainsi ayant péné-
 « tré, par les lumières d'en haut, dans ce grand dessein
 « que le Père éternel méditait, d'envoyer son Fils au
 « monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà
 « comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret
 « immuable. Et certes, cette façon de parler est bien
 « digne des saints prophètes, et ressent tout-à-fait la
 « majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque
 « très-bien le grave Tertullicn, il est bienséant à la
 « nature divine, qui ne connaît en soi-même aucune
 « différence de temps, de tenir pour fait tout ce qu'elle
 « ordonne, à cause que chez elle l'éternité fait régner
 « une consistance toujours uniforme : « *Divinitati com-*
 « *petit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare ;*
 « *quia non sit apud illam differentia temporis, apud*
 « *quam uniformem statum temporum dirigit æternitas*
 « *ipsa.* » (Lib. III, adv. Marcion. in 5.) Par conséquent
 « il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai

« assuré de la sorte, que la très-sainte Vierge dès le
 « premier instant de sa vie était déjà mère du Sauveur,
 « non pas selon le langage des hommes, mais selon la
 « parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu,
 « selon la façon de parler ordinaire des Ecritures di-
 « vines.

« Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine
 « excellente des Pères, merveilleusement expliquée par
 « le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le
 « Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair sem-
 « blable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il
 « s'est toujours plu dès le commencement à converser
 « avec les hommes ; que dans ce dessein souvent il est
 « descendu du ciel, que c'était lui qui dès l'ancien testa-
 « ment parlait en forme humaine aux patriarches et aux
 « prophètes. Tertullien considère ces apparitions diffé-
 « rentes comme des préludes de l'incarnation, comme
 « des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commen-
 « çait dès lors. De cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu
 « s'accoutumait aux sentiments humains ; il apprenait,
 « pour ainsi dire, à être homme, il se plaisait d'exercer
 « dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la
 « plénitude des temps : « *Ediscens jam indè a primordio ,*
jam indè hominem, quod erat futurus in fine » (Lib. II, adv.
 Marcion. in 27.) « Ou plutôt, pour parler plus dignement
 « d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais
 « nous-mêmes il nous accoutumait à ne point nous
 « effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu

« fait Homme ; il ne s'apprenait pas, mais il nous ap-
 « prenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec
 « lui, déposant doucement cette majesté terrible pour
 « s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance.

« Tel était le dessein du Sauveur. Et de cette belle doc-
 « trine de Tertullien je tire ce raisonnement que je vous
 « supplie de comprendre ; peut-être en serez-vous édi-
 « fiés. Marie était mère de Dieu dès le premier instant
 « auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que
 « nous vous le disions tout à l'heure ? Elle l'était selon
 « les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence,
 « selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle
 « rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes
 « les différences du temps. Sans doute vous n'avez pas
 « oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si
 « bien cette vérité. Or c'est selon ces règles que le Fils
 « de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines ;
 « selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps.
 « Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point
 « des règles humaines ; parlez-moi des règles de Dieu.
 « Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses di-
 « vines, le Fils de Dieu dès sa conception la considérait
 « comme telle. Elle l'était en effet à son égard. Ne laissez
 « passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités : elles sont
 « toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

« Poursuivons maintenant et disons : Nous venons
 « d'apprendre de Tertullien que le verbe divin, long-
 « temps devant qu'il se fut revêtu d'une chair humaine,

« se plaisait, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de
 « la forme et des sentiments humains ; tant il était pas-
 « sioné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable
 « nature. Quel sentiment plus humain que l'affection
 « envers les parents ? Par conséquent le Fils de Dieu,
 « longtemps avant que d'être homme, aimait Marie comme
 « sa mère ; il se plaisait dans cette affection ; il ne ces-
 « sait de veiller sur elle ; il détournait de dessus son
 « temple les malédictions des profanes ; il l'embellissait
 « de ses dons ; il la comblait de ses grâces depuis le pre-
 « mier instant où elle commença le cours de sa vie jus-
 « qu'au dernier soupir par lequel elle fut terminé.

« C'est la conséquence que je prétendais tirer de ces
 « savants principes de Tertullien. Elle me semble fort
 « véritable, elle établit à mon avis puissamment l'imma-
 « culée conception de Marie. Et en vérité cette opinion
 « a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieu-
 « ses. Après les articles de foi je ne vois guère de chose
 « plus assuré. — »

N'avons-nous pas eu raison de dire que le grand
 homme souffrait de devoir attendre la définition de ce
 dogme ? La conclusion sur la certitude de l'Immaculée
 Conception, il la tire d'un argument que les théologiens
 appellent argument de convenance, mais d'un argument
 de rigoureuse convenance, comme on vient de le voir. Il
 nous semble, cependant, qu'il eût pu en tirer plus de parti
 encore, parce qu'il y avait dans la vérité qu'il expose, plus
 qu'une raison de convenance en faveur de l'Immaculée

Conception. En effet, il n'était pas seulement convenable à la sagesse, à la bonté et à l'amour d'un Dieu pour sa mère, de la préserver de toute souillure, mais il n'est pas admissible que le Verbe qui voulait se faire chair dans le chaste sein de Marie, ait jamais pu fixer sa mère sans amour, *ait jamais pu la fixer avec horreur* à cause de la tache originelle dont il ne l'aurait pas préservée. Nous croyons donc que de la vérité si admirablement développée par Bossuet, on peut tirer aujourd'hui plus qu'un argument de simple convenance, et qu'il faudrait le donner comme un argument décisif contre l'erreur (aujourd'hui l'hérésie) contraire à l'Immaculée Conception, puisque cette erreur implique une *inconvenance* positive qui en Dieu est inadmissible.

TROISIÈME CONFÉRENCE

SUR L'ALLOCATION PONTIFICALE PRONONCÉE DANS
LE CONSISTOIRE DU 9 DÉCEMBRE 1854.

(La conférence suivante a été lue dans une réunion particulière. N'ayant eu d'autre dessein que d'analyser l'allocution du Souverain-Pontife, nous avons négligé les formes ordinaires, pour mieux recueillir les paroles du Chef de l'Église, et en mieux goûter tout le sens.)

MM.

Vous avez lu tous, l'allocution prononcée par S. S. Pie IX dans le consistoire du 9 décembre 1854, le lendemain du grand jour de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie. Nous ne savons si un document plus riche en graves enseignements a jamais été laissé au monde par le Saint-Siège. Il est, du moins, le plus précieux que nous en puissions recevoir aujourd'hui, puisqu'il nous découvre l'état actuel des esprits, les erreurs qu'il nous reste à combattre, et les armes que nous de-

vous choisir pour aider les âmes à les vaincre. Prêtons donc l'oreille à la voix de Pierre, et gravons profondément au fond de nos cœurs, les réponses apostoliques aux plus graves questions de nos temps :

1.—Q. Le monde va-t-il mieux qu'au dernier siècle ? Y a-t-il progrès des esprits vers la vérité ? Se rapprochent-ils de la foi ?

R. « Nous avons toujours à gémir sur l'existence
 « d'une race impie d'incrédules, qui voudraient, s'il
 « était possible, exterminer tout culte religieux ; et
 « on doit mettre principalement dans cette classe
 « les affiliés des sociétés secrètes, qui, unis entre
 « eux par un pacte détestable, ne négligent aucun
 « moyen pour bouleverser, détruire, par la violation
 « de tous les droits, la religion et l'état; hommes
 « sur qui tombent, sans aucun doute, ces paroles du
 « divin réparateur : « Vous êtes les enfants du dé-
 « mon et vous voulez faire les œuvres de votre
 « père. » *A part ces hommes, il faut avouer que la*
 « *perversité des incrédules inspire généralement de*
 « *l'horreur, et qu'il y a dans les esprits, une certaine*
 « *disposition à se rapprocher de la religion et de la*
 « *foi..... »*

Puis en parlant du sentiment d'admiration qu'é-

prouvent, pour l'Église, bien des hommes élevés dans des préjugés contraires, le Saint-Père ajoute : *C'est là un bien considérable, V. F., et comme une sorte de progrès vers la vérité.*

Ces paroles sont bien remarquables dans la bouche du Vicaire de Jésus-Christ. Les successeurs de Saint Pierre, oubliant, à l'exemple de l'Apôtre, le bien qui est fait pour ne penser qu'au bien à faire, et aux maux qui restent à guérir : « *Quæ quidem retro « sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora exten- « dens me ipsum* » 1 », ont accoutumé l'Église à entendre d'eux des accents de douleur qui font écho à cette plainte de Saint Paul : *Quelle âme souffre scandale sans que j'en sois consumé d'affliction* 2, et rarement ils ont mêlé à ces gémissements du zèle, d'autres paroles semblables à celles que nous venons de citer. Il faut donc que le mouvement de retour de l'incrédulité vers la foi soit bien réel, il faut qu'il soit en vérité un des signes du temps, pour que le Chef de l'Église le constate comme il vient de le faire.

2. Q. Mais d'où vient cette disposition des esprits

1 Philip. 3. 13.

2 II. Corinth. 11. 29.

à se rapprocher de la religion, cette sorte de progrès vers la foi?

R. « Soit qu'on doive en rapporter la cause à
 « l'atrocité des forfaits commis principalement dans
 « le siècle précédent, forfaits qu'il faut attribuer à
 « l'incrédulité et qu'on ne peut se rappeler sans
 « frémir, soit la crainte des troubles et des révo-
 « lutions qui ébranlent si malheureusement et déso-
 « lent les états et les nations; soit enfin l'action de
 « cet Esprit divin qui souffle où il veut, il est évident
 « que le nombre de ces malheureux qui se vantent
 « et se glorifient de leur incrédulité est aujourd'hui
 « diminué; tandis que nous entendons de temps en
 « temps faire l'éloge de l'honnêteté de la vie et des
 « mœurs, et nous voyons un sentiment d'admiration
 « s'élever dans les âmes pour la religion catholique
 « dont l'éclat brille à tous les yeux comme la lumière
 « du soleil. »

Parmi les causes de ce mouvement de retour vers la foi, le souverain Pontife en indique donc quatre : le souvenir des excès produits par l'incrédulité du 18^e siècle; la crainte des horreurs dont la révolution sociale et toujours anti-chrétienne a menacé le monde; l'éclat de la perpétuité de l'Eglise qui attire à elle tous les yeux, comme la lumière au milieu des

ombres des opinions humaines qui se dissipent ; enfin et surtout, le souffle de Dieu qui semblait s'être rétiré d'un monde superbe et ingrat, et qui lui revient encore, en le voyant désabusé de sa force par l'expérience de sa faiblesse. — Tout ce qui lui était une occasion d'enflure n'a-t-il pas été confondu, la puissance, la science, le bien-être ? La puissance par de grandes chutes, quand elle se croyait assise au-dessus de toute crainte ; la science par ses propres découvertes où elle a vu face à face, dans les profondeurs du ciel et de la terre, des peuples et des langues, la vérité manifeste de cette révélation dont elle s'était tant moquée ; le bien-être par l'apparition d'un fantôme inconnu mais trop réel, le paupérisme qui arrache à l'économie politique l'aveu de son impuissance.

Or, celui qui résiste aux superbes, parle aux cœurs humiliés, et il semble que sa voix commence à s'en faire entendre, car s'ils ne croient pas encore, ils admirent du moins la puissance spirituelle que rien n'ébranle ; la vérité catholique qui seule de toutes les doctrines religieuses résiste à l'épreuve de la science ; la charité catholique qui sans autre théorie que son cœur, offre au monde, pourvu qu'il la laisse faire, plus de dévouements qu'il n'en faut pour répondre à toutes ses misères. — Cette admiration,

sans doute, n'est pas même le commencement de la foi, mais c'est un bien considérable, parce que c'est un acte de sincérité, et que la sincérité dispose à la foi.

3. Q. Y a-t-il d'autres obstacles au plein retour des esprits égarés par l'incrédulité ?

R. Oui, « il reste encore bien des obstacles qui « détournent les hommes de s'attacher tout-à-fait à « la vérité, ou qui du moins les retardent. »

Et quels sont ces obstacles ?

Les principaux sont : Chez les puissants la confusion des deux puissances ; chez les savants, l'erreur qu'on est convenu d'appeler le rationalisme, et qui pour être affaiblie, n'est pas encore vaincue ; chez un plus grand nombre, l'indifférence religieuse qui propage toujours cette maxime insensée que le chemin de la vérité et du salut est dans toutes les religions.

4. Q. Q'entendez-vous par la confusion des deux puissances ?

R. « Parmi ceux qui sont chargés de la direction « des affaires publiques, il en est beaucoup qui pré- « tendent favoriser et professer la religion, qui lui « prodiguent leurs éloges, qui la proclament utile

« et parfaitement appropriée à la société humaine ;
 « mais qui n'en veulent pas moins régler sa disci-
 « pline, gouverner ses ministres, s'ingérer dans
 « l'administration des choses saintes ; *en un mot,*
 « *ils s'efforcent de renfermer l'Eglise dans les limites*
 « *de l'état, de la dominer, elle qui cependant est in-*
 « *dépendante, qui, selon l'ordre divin, ne peut être*
 « *contenue dans les bornes d'aucun empire, mais s'é-*
 « *tendre jusqu'aux extrémités de la terre et embras-*
 « *ser dans son sein tous les peuples et toutes les na-*
 « *tions pour leur montrer le chemin de l'éternelle*
 « *félicité.....* Puissent ceux qui combattent la liberté
 « de la religion catholique reconnaître enfin com-
 « bien cette religion est utile à la chose publique,
 « elle qui, au nom de la doctrine qu'elle a reçue du
 « ciel, propose et inculque à chaque citoyen les de-
 « voirs qu'il a à remplir ; puissent-ils enfin se per-
 « suader ce qu'écrivait jadis à l'empereur Zénon
 « notre prédécesseur St. Felix : qu'il n'est rien de
 « plus utile aux princes que de permettre à l'Eglise
 « de suivre *ses lois* ¹, car cela leur est salutaire en
 « ce que, *dans les choses de Dieu*, ils s'efforcent de
 « subordonner leur volonté royale aux ministres du

f Un grand prince, on le sait aujourd'hui, a entendu cette voix et s'y est confié. C'est un grand exemple donné à l'Europe.

« Christ et non de la mettre au-dessus d'eux. »

La confusion des deux puissances, ou la domination exercée sur la puissance spirituelle par la puissance temporelle, dans les choses mêmes de la religion, est l'erreur sociale du paganisme, *nécessairement* renouvelée par les grandes hérésies et les grands schismes. — Toute société qui veut vivre doit vivre sous une autorité. Toute église donc qui se révolte contre l'autorité spirituelle ou divine (c'est tout un, puisqu'il n'y a d'autorité vraiment spirituelle, que celle qui est instituée de Dieu) est obligée pour vivre, de s'écrier : « *Non habemus regem nisi Cæsarem* 1. » et de se jeter dans les bras de César. Voyez le protestantisme en Allemagne, en Angleterre, dans le Nord; le schisme en Orient et en Russie, etc.

La distinction des deux puissances au contraire, est l'un des fondements de la civilisation chrétienne; l'une des conditions essentielles de la catholicité, ce grand signe de la vérité; et le véritable appui de la seule liberté de conscience *qui ne soit pas sans règle*, la seule par conséquent qui, à la longue, soit praticable; la seule aussi qui soit ferme dans sa résistance passive à l'oppression, parce

1 Joann. 12. 13.

qu'elle est organisée, et organisée par une force vitale indépendante d'un autre pouvoir. Ce n'est pas la seule liberté vraie que la distinction des deux puissances favorise : quand le pouvoir spirituel est libre, et agit avec toute la force de sa liberté, les libertés publiques ont dans les consciences soumises à l'autorité spirituelle, un contrepoids qui les rend possibles et durables. Moins la foi règne, au contraire, plus le sabre doit régner, et la société osciller entre la révolte et la compression. La liberté de l'Église est ainsi le salut des peuples et des rois.

5. Q. N'y a-t-il pas de rapport entre l'erreur qui confond les deux puissances, et l'erreur du rationalisme?

R. Avant de répondre directement à cette question, écoutons le souverain Pontife sur le rationalisme lui-même : « Il est des hommes distingués par leur « érudition qui, tout en avouant que la religion est « le don le plus excellent que Dieu ait accordé aux « hommes, font néanmoins un si grand cas de la « raison humaine et l'exaltent à un degré tel, que par « la plus grande des folies, ils se figurent qu'elle « doit être égalée à la religion elle-même. Par suite « de cette vaine opinion de leur part, les sciences « théologiques leur semblent devoir être traitées de

« la même manière que les sciences philosophiques;
« tandis que les premières reposent pourtant sur les
« dogmes de la foi, lesquels l'emportent surtout en
« fermeté et en solidité, et que, d'autre part, les
« dernières sont développées et mises en lumière par
« la raison, qui est ce qu'il y a de plus incertain,
« vu qu'elle change suivant la diversité des esprits
« et qu'elle est sujette à des déceptions et des illu-
« sions sans nombre. Ainsi l'autorité de l'Eglise se
« trouvant rejetée, le plus vaste champ s'est ouvert
« à toutes les questions les plus difficiles et les plus
« abstraites, et la raison de l'homme, confiante dans
« ses faibles forces, se donnant plus librement car-
« rière, est tombée dans les plus honteuses erreurs,
« que nous n'avons ni le temps ni la volonté de re-
« tracer ici, puisque vous les connaissez et les avez
« constatées parfaitement, et qui ont aussi produit,
« pour la religion et dans l'ordre civil, les plus per-
« nicieux effets. C'est pourquoi il faut faire voir à
« ces hommes qui élèvent plus qu'il ne convient les
« forces de la raison humaine, que cela est con-
« traire à cette maxime très-vraie du docteur des
« nations : « Si quelqu'un pense qu'il est quelque
« chose, alors qu'il n'est rien, il se trompe lui-
« même. » Il faut leur démontrer combien c'est un
« trait d'arrogance que de chercher la raison der-

« nière des mystères que, dans l'excès de sa clémence,
« Dieu a daigné nous révéler, et d'oser se les appro-
« prier et les embrasser par l'impuissante et étroite
« raison de l'homme, puisqu'ils dépassent de très-
« loin les forces de notre intelligence, laquelle, sui-
« vant la parole du même Apôtre, doit être captivée
« sous l'obéissance de la Foi.

« L'on ne peut douter encore que cette classe de
« partisans ou plutôt d'adorateurs de la raison hu-
« maine, qui s'en font comme une maîtresse sûre et
« sous sa conduite, se promettent toute espèce de
« bonheur, n'ait oublié de quelle grave et cruelle
« blessure la faute du premier père a frappé la na-
« ture humaine, puisque tout à la fois l'esprit a été
« rempli de ténèbres et la volonté inclinée vers le
« mal. C'est pour cela que les plus célèbres philo-
« sophes de l'époque la plus reculée, quoiqu'ils
« aient excellemment écrit un grand nombre de
« choses, ont cependant souillé leurs doctrines de
« très-graves erreurs, delà encore ce combat conti-
« nuel que nous éprouvons en nous, dont parle l'a-
« pôtre : » je sens dans mes membres une loi qui
répugne à la loi de mon esprit. « Maintenant qu'il
« est constant que la tache originelle propagée à
« tous les descendants d'Adam a affaibli la lumière
« de la raison, et que le genre humain a fait une

« chute très-malheureuse de l'état primitif de justice
« et d'innocence, qui trouvera la raison suffisante
« pour arriver à la vérité? Qui niera qu'au milieu
« de si pressants dangers, et de l'infirmité si grande
« qui a atteint ses forces, afin de ne point tomber,
« et de n'être point renversé, il ait besoin, pour son
« salut, des secours de la religion divine et de la
« grâce céleste? Or ces secours, Dieu les donne
« dans sa très-grande bonté à ceux qui les deman-
« dent par une humble prière, selon qu'il est écrit: »
Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce
aux humbles. « C'est pourquoi le Christ notre Sei-
« gneur, s'adressant un jour à son Père, déclara que
« les mystères les plus profonds des vérités n'avaient
« point été manifestés aux prudents et aux sages de
« ce siècle, qui s'enorgueillissent de leur génie et
« de leur science, et n'admettent point que l'obéis-
« sance de la foi soit plus excellente, mais au con-
« traire aux hommes humbles et simples qui s'ap-
« puiant et se reposent sur l'oracle de la foi divine.
« Il importe que vous inculquiez ce salutaire ensei-
« gnement aux esprits de ceux qui exagèrent la
« puissance de la raison humaine au point qu'ils
« osent, par son secours, scruter et expliquer les
« mystères eux-mêmes, entreprise la plus inepte
« et la plus insensée de toutes; efforcez-vous de les

« détourner d'une si grande perversité d'esprit, en
 « leur faisant voir que la Providence n'a rien donné
 « de plus excellent aux hommes que l'autorité de la
 « Foi divine, que c'est en elle qu'ils trouveront
 « comme un flambeau dans les ténèbres, un guide à
 « suivre pour arriver à la vie ; qu'elle est d'une ab-
 « solue nécessité pour le salut, puisque, sans la foi
 « il est impossible de plaire à Dieu, et que celui qui
 « n'aura point cru sera condamné. »

Et plus loin le S. P. ajoute, en parlant de l'Immaculée Conception :

« La grandeur de ce privilège servira puissamment
 « à refuter ceux qui prétendent que la nature
 « humaine n'a pas été détériorée, par suite de la
 « première faute, et qui exagèrent les forces de la
 « raison pour *nier* ou *diminuer* le bienfait de la re-
 « ligion révélée. Fasse enfin la Bienheureuse Vierge,
 « qui a vaincu et détruit toutes les hérésies, que
 « soit aussi entièrement déracinée et effacée cette
 « pernicieuse erreur du *rationalisme*, qui, à notre
 « malheureuse époque, ne tourmente pas seulement
 « la société civile, mais qui afflige encore si pro-
 « fondément l'Eglise ! »

Qu'est-ce donc que le rationalisme ?

C'est la doctrine qui exagère les forces de la raison et de la nature, les déclare suffisantes pour

conduire l'homme à sa fin, et nie la révélation et la grâce; — ou du moins, n'en reconnaît pas toute la nécessité.

Nous répondons ainsi, parce qu'il y a deux degrés de rationalisme, celui qui nie, et celui qui diminue le bienfait de la religion révélée, selon les expressions du Chef de l'Église.

Les rationalistes qui nient la révélation se subdivisent en matérialistes et athées, en panthéistes et en déistes.

Le matérialisme est la doctrine de la confusion de la matière et de l'esprit. Il ne voit dans la raison elle-même qu'une faculté de la matière, et n'assigne d'autre fin à l'homme qu'une fin animale. On comprend que le matérialisme trouve la raison humaine suffisante pour conduire l'homme à une pareille fin. Mais il est surperflu de réfuter cette erreur enfantée par la peur de la justice de Dieu, et contre laquelle protestent tous les siècles et toutes les consciences.

Le panthéisme est la doctrine de la confusion de Dieu et du monde. C'est le paganisme, l'idolâtrie philosophique. Il adore dans l'homme la manifestation la plus élevée de la divinité, quand il n'adore pas les esprits ou les démons ¹, et pour lui, les révélations

¹ « Omnes dii gentium demonia. » (Ps. 95. 5.)

divines sont les révélations humaines. C'est le rationalisme par excellence, poussé jusqu'à l'apothéose de la raison. On voit que la responsabilité de l'homme devant le dieu-grand-tout dont l'homme lui-même est le plus noble membre, n'a pas plus de sens pour le panthéisme que pour le matérialisme, et que le panthéisme n'est au fond, qu'un athéisme déguisé. La conscience de l'humanité toute entière proteste encore contre ces coupables abstractions où l'orgueil s'évanouit 1.

Le déisme reconnaît l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme et sa responsabilité devant Dieu ; mais sur Dieu, sur l'homme, la fin de l'homme et les moyens de l'atteindre, il ne veut absolument entendre que lui-même, que la raison humaine. Entre Dieu et l'homme, il n'y a pour le déiste d'autres relations que les aspirations de notre esprit et de notre cœur, sans autre réponse de la part de Dieu que ses œuvres. Le Dieu du déiste est un Dieu muet et absent. Il a jeté l'homme sur la terre sans lui rien dire. Il a mis son enfant au monde, et père dénaturé, il ne s'est plus occupé d'en faire l'éducation.

L'humanité toute entière proteste de nouveau

1 Evanuerunt in cogitationibus suis. (Rom. 1. 21.)

contre ce blasphème. Toujours et partout elle a cru à son éducation divine, aux relations positives et vivantes de Dieu avec le monde. Le besoin d'entendre la voix de Dieu sur les choses de Dieu qui sont en même temps les grandes choses de l'homme, les questions finales, est tellement inhérent à notre nature ¹, que lorsque des hommes, par leur faute ou celle de leurs pères, ont perdu ou abandonné la révélation véritable, ils en ont aussitôt poursuivi les ombres. Le déisme est fondé sur la négation de deux faits incontestables : du fait intérieur que nous venons de rappeler, le besoin pour l'homme d'entendre la voix de Dieu et d'être assuré par elle de sa destinée ; et du grand fait extérieur qui répond au premier et domine toute l'histoire humaine, la révélation primitive et perpétuelle du salut en J.-C. et dont toutes les fables elles-mêmes ne sont que le mirage.

Les rationalistes du second degré, ceux qui ne nient pas le bienfait de la religion révélée, mais le diminuent, se subdivisent aussi en deux catégories : les premiers admettent que la religion est utile, mais non nécessaire, du moins aux sages qui, selon eux, peuvent atteindre par la raison à toutes les vérités nécessaires, et arriver à leur fin par les seules

(1) Voyez plus haut, pag. 18-19.

forces de la nature. Ce sont eux qui soumettent les vérités divines elles-mêmes au contrôle de leur raison.

Les seconds admettent que la religion révélée est nécessaire à tous pour connaître les vérités de l'ordre surnaturel et les moyens d'arriver à la fin suprême de l'homme, mais ils n'admettent pas la nécessité de la révélation pour nous découvrir pleinement, sûrement et aisément, toutes les vérités de la religion naturelle, ni la nécessité de la grâce, pour observer toute la loi naturelle, et vaincre en nous tout ce qui se révolte contre elle ¹.

Tous, les déistes et les rationalistes mitigés dont nous venons de parler, semblent s'ignorer eux-mêmes, et oublier la faiblesse de leurs lumières et de leurs forces; tous semblent étrangers à l'histoire des égarements de l'esprit humain, égarements lamentables jusques chez les génies les plus privilégiés, lorsqu'ils ont été sourds à la voix de Dieu; tous oublient ce que leur rappelle Pie IX : « la grave et cruelle blessure faite à la nature humaine par la faute originelle, et combien l'esprit de l'homme a été rempli de ténèbres et sa volonté inclinée vers le mal. » Tous enfin auraient besoin de lire à genoux ces admira-

¹ Rom. 7. 25.

bles paroles du plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes :

« Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à votre
« image et à votre ressemblance, accordez-moi
« cette grâce dont vous m'avez montré l'excellence
« et la nécessité pour le salut, afin que je puisse
« vaincre ma nature corrompue, qui m'entraîne au
« péché et à la perdition. »

« Car je sens en ma chair la loi de péché qui
« contredit la loi de l'esprit, (Rom. vii. 23.), et me
« traîne comme un esclave pour que j'obéisse aux
« sens en une infinité de choses ; et je ne puis résister
« à leurs convoitises, si votre sainte grâce ne m'as-
« siste en répandant ses ardeurs dans mon âme. »

« On a besoin de votre grâce, et d'une grande
« grâce pour triompher de la nature toujours in-
« clinée au mal dès l'enfance. » (Gen. viii. 21.)

« Car la nature était tombée par Adam le pre-
« mier homme, et ayant été viciée par le péché, la
« peine de cette tache a passé dans tous les hom-
« mes ; en sorte que cette même nature, que vous
« avez créée dans la justice et la droiture ne rap-
« pelle plus que la faiblesse et le dérèglement de la
« nature corrompue, parce que laissée à elle-même,
« son propre mouvement la porte au mal et vers les
« choses de la terre. »

« Le peu de vigueur qui lui est resté est comme
« une étincelle cachée sous la cendre.

« Et c'est là cette raison naturelle, environnée de
« profondes ténèbres, sachant encore discerner le
« bien du mal, le vrai du faux ; quoiqu'elle soit im-
« puissante à accomplir tout ce qu'elle approuve, et
« qu'elle ne jouisse plus de la pleine lumière de la vérité,
« ni de l'intégrité de ses affections. » (Imit. L. 3. C. 55.)

Cette parole qui redit à tous les hommes, aux rationalistes aussi, ce qu'ils sont et ce qu'ils éprouvent ; cette traduction humaine du gémississement que produit en nous tous le souffle de la grâce divine et l'expérience de nos misères, vaut mieux que toutes les argumentations. Nous sommes non-seulement convaincus mais certains, que tout rationaliste non obstiné, en lisant ce passage de l'Imitation (surtout s'il le lisait à genoux *in spiritu*), confesserait intérieurement la vérité de cette divine doctrine.

En attendant, il faut combattre les prétendues raisons sur lesquelles l'erreur cherche à s'appuyer. La principale de ces raisons apparentes, est un mensonge, une calomnie contre la foi. Le rationalisme prétend que la foi demande le sacrifice de la raison, et qu'elle veut être reçue *sans examen* ; tandis que trop souvent, sinon toujours, c'est lui qui refuse à la foi l'*examen* qu'elle sollicite.

La religion chrétienne se présente à la raison avec ses lettres de créance écrites sur son front par le doigt du Dieu vivant, c'est-à-dire avec ses caractères qui sont des faits, faits constants, publics, manifestation surhumains. Ils sont en grand nombre ces caractères, ces signes divins, ces sceaux inimitables dont Dieu a marqué son œuvre. Qu'il nous suffise ici de rappeler son unité triomphante du temps qui détruit tout, de l'espace qui divise tout, des idées qui changent tout, et qui s'appelle perpétuité, universalité, immutabilité. L'unité de la religion chrétienne *avant et après J.-C.* ou la perpétuité de la foi depuis la création, la chute et la promesse, n'est-elle pas un fait visible comme le peuple prodigieux qui en est le témoin dispersé sur toute la terre? L'impuissance des siècles et des hommes à rien changer à ce que J.-C. *n'est pas venu changer lui-même, mais accomplir*, cette impuissance à l'égard du Christianisme, des forces qui altèrent tout le reste, n'est-elle pas un fait? La catholicité de l'Eglise n'est-elle pas éclatante comme le soleil? Le *nationalisme* caractérise toutes les sectes; les plus puissants des faux cultes n'ont jamais été que des cultes *de race*; et les plus grandes philosophies, que des *écoles* dont les maîtres ont rarement formé deux disciples qui fussent d'accord; et voici que J.-C. dit

à douze pauvres : Allez à tous les siècles et à tous les peuples : Je suis avec vous. Et ils vont, et la catholicité de l'apostolat n'est pas moins manifeste que sa perpétuité. Seule sur la terre, l'Église tend ses bras à toutes les nations ; Seule, elle répand sa parole et son sang sur toutes les terres ; Seule, elle a des enfants chez tous les peuples ; Seule, elle fait chanter son symbole dans toutes les langues. Si les philosophies n'ont jamais réuni deux esprits, ni les schismes deux nations, ni les faux cultes deux races, qu'est-ce donc que cette autorité enseignante, cette Église dans le sein de laquelle je vois s'embrasser, et les écoles, et les races, et les peuples ? De tous les miracles opérés par J.-C. et les apôtres pour faire naître et croître la foi « *Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis*¹, » le plus grand, sans contredit, est l'arbre même de la catholicité qui couvre l'univers. Ce miracle atteste ceux qui l'on produit et les remplace, et c'est par lui et en lui que J.-C. nous dit toujours ce qu'il a dit une fois : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres ². »

¹ Marc. 16. 40.

² Nous avons rencontré des esprits qui croyaient infirmer la puissance de ce fait, en disant : Mais une partie de l'Afrique et de l'Amérique est encore soumise à l'idolâtrie. La plus grande partie

Jésus-Christ ne demandait donc pas la foi sans examen. Il voulait être cru, sans doute, mais après avoir prouvé que Dieu parlait en lui : « *Non creditis*

de l'Asie au bouddhisme et au brahmanisme, et plusieurs régions de l'Orient à l'islamisme : où donc est la catholicité ? — Nous voulons fortifier encore cette objection sans portée contre le fait que nous avons signalé, et nous dirons : qu'était devenue la catholicité de la vraie religion avant l'Incarnation ? L'universalité des nations n'avaient-elles pas corrompu leurs voies et oublié le culte du Dieu vivant, comme à l'époque où Dieu sembla se repentir d'avoir créé l'homme et fit périr le genre humain dans les eaux de sa justice ? — Cette objection porte à faux : L'universalité ou la catholicité qui est essentielle à la vérité, est une catholicité de nature et de puissance (nous l'expliquerons), universalité qui n'implique ni la destruction de la liberté de l'homme, qui peut toujours résister à la vérité, ni la destruction par un miracle continu du mode naturel de transmission de la vérité par l'éducation, et qui par conséquent, n'empêchera jamais l'abus de la liberté par lequel des pères coupables brisent avec la vérité et la transmettent mutilée et altérée à leurs enfants. La toute-puissance de Dieu respecte toujours cette sorte de toute-puissance de l'homme qu'on appelle la liberté. Elle ne la violente jamais, mais finalement elle la juge. On comprend donc que l'Église ne peut pas prétendre à plus de puissance que J.-C. lui-même qui, en ressuscitant les morts et en sortant lui-même du tombeau n'a pas arraché la foi à ceux qui fuyaient la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises (Joann. 3, 19). On comprend aussi que chez les peuples élevés dans l'erreur, les plus grands coupables sont ceux qui les y ont entraînés, et qu'il

« *quia ego in Patre et Pater in me est? alioquin*
 « *propter opera ipsa credite* (Joan. 14.). Il fait toujours la même chose en nous parlant par l'organe manifestement marqué de son divin caractère,

peut y avoir chez ces peuples bien des âmes dans l'ignorance invincible de la vraie foi et qui lui appartiennent (*à l'âme* de l'Église, selon l'expression théologique) s'ils font ce qui est en eux avec le secours de la grâce que Dieu ne refuse à personne, et sont par conséquent dans la disposition d'embrasser la vérité toute entière si elle leur était annoncée. Mais ces deux questions 1^o de la puissance de la liberté qui résiste à la vérité (puissance qui se personnifie surtout dans les chefs coupables des nations, dans l'autorité tyrannique des persécuteurs); 2^o de la bonne foi de ceux qui ignorent la vraie religion révélée; ces deux questions ne touchent pas même le grand fait que nous avons signalé. — Nous disons qu'il est de *la nature* de la vraie religion de vouloir être le bien commun de tous les peuples; qu'elle montre *une puissance* de catholicité qui n'appartient pas à l'erreur; et que l'Église seule manifeste cette nature et cette puissance. Est-il vrai, oui ou non, que jamais, ni nulle part, on n'a vu ce qui est en elle, une puissance enseignante qui tend ses bras à toutes les nations et embrasse véritablement ses enfants chez tous les peuples, sous tous les climats, dans les deux mondes? Avez-vous vu jamais les apôtres de l'islamisme, du bouddhisme, du brahmanisme ou de l'idôlatrie? L'idée même de la catholicité ou de l'amour de l'homme pour l'homme, de l'amour de tous les enfants de Dieu leur est-elle jamais venue? Et où est-elle, dites-le moi, la terre si ignorée ou si barbare qui n'ait été l'objet des ardens désirs de l'apostolat catholique, et où sa pa-

et quand nous faisons cet acte de foi : Je crois tout ce que l'Eglise me propose à croire parce que Dieu l'a révélé ; nous exprimons en même temps le motif de notre foi, la véracité infinie de Dieu, et le motif de crédibilité ¹ pour la raison des sages et des simples, l'autorité de l'Eglise *marquée au front du sceau de sa mission*.

Ceux qui, pour croire aux vérités révélées, n'examinent pas d'abord si elles le sont ou si Dieu a parlé,

role n'ait été répandue avec son sang ? Ne voyez-vous pas là la vérification de ce mot sans pareil : *Enseignez toutes les nations, je suis avec vous ?*

Maintenant, je vous en supplie, rentrez en vous-même : N'y rencontrez-vous pas le fait que nous constatons tout à l'heure, le besoin d'entendre la voix de Dieu sur les questions finales, les questions religieuses, les questions divines ? — Si vous ne l'avouez pas, je n'ai plus rien à vous dire : j'attendrai l'aveu de votre conscience. — Si vous l'avouez, nous aurons bientôt trouvé Dieu. Vous avez besoin d'entendre sa voix. Eh bien, où parle-t-elle ? Elle ne doit pas ressembler à celle des hommes, mais se faire reconnaître à son ton d'amour et de puissance, *sicut potestatem habens*, (Matt. 7, 29.), et à son grand caractère d'unité. Si ce n'est pas celle qui a parlé à tous les siècles et qui parle à tous les peuples, où sera-t-elle donc ? Toutes les consciences la réclament, tous les temps et tous les lieux la leur renvoient, et vous la cherchez encore ?

¹ Motif de crédibilité, c'est-à-dire : fait qui prouve, fait qui fait voir que Dieu a parlé.

mais veulent examiner si Dieu a bien dit, ne sont pas les disciples de la vraie liberté d'examen, mais de l'abus de cette liberté, ou de l'examen sans raison. Comment ! l'Église vient à eux et leur dit : regardez-moi et écoutez-moi : ma doctrine parlera à votre cœur et répondra à tous ses mystères, et mes titres authentiques, mes caractères vous découvriront ma mission — vous verrez que je ne suis que l'organe du grand témoin descendu des cieux. — Et eux, au lieu de chercher et de reconnaître ce témoignage, le seul compétent sur les choses divines, se tournent de l'autre côté, et exigent la démonstration intrinsèque de chacun des mystères ? Eux qui admettent, sur le témoignage de leurs sens les mystères de la nature dont ils ne comprennent pas le moindre, ne se contentent pas du témoignage de Dieu sur les mystères de Dieu ! Et le rationalisme se croit rationnel !

Ce qui est rationnel, c'est de chercher sur les choses de Dieu le témoignage de Dieu, de le reconnaître à son caractère et de s'y attacher par la foi :
 « *Qui credit habet testimonium Dei in se 1.* »

Ce n'est pas, cependant, qu'il faille rejeter *tout* examen des vérités divines en elles-mêmes, mais

cet examen n'a pas lieu pour nous mener à la foi. Nous croyons sur le témoignage de Dieu tout ce qu'il nous révèle, et si nous examinons en suite attentivement ces vérités adorables, ce n'est pas avec l'orgueilleuse prétention de les *comprendre* pleinement (que comprenons-nous ainsi ?) mais de les mieux connaître et d'en mieux saisir les divines harmonies entre elles, avec la nature et l'humanité. Cette espèce d'examen ne précède pas la foi comme l'autre, mais le suit pour nous conduire à l'intelligence ou à la science de la foi ; *fides querens intellectum*. Tous ne sont pas tenus d'acquérir cette science de la foi, mais tous ont besoin de sa lumière, douce lumière qui ne doit pas être fixée en elle-même pour répandre son jour divin sur nos devoirs et nos espérances.

Résumons-nous : Le rationalisme résiste au fait intérieur qu'attestent toutes les consciences, au besoin de la parole et du secours de Dieu. Il ne résiste pas moins au grand fait extérieur qui y répond divinement : la religion révélée toujours ancienne et toujours nouvelle. En y résistant, *il résiste à la raison* qui reconnaît dans ce fait vivant les caractères de l'autorité divine qu'elle cherche, et qui n'ont jamais été communiqués sur la terre à aucune autre. Pour justifier cette double résistance à la bonne foi et au

bon sens, il cherche des prétextes et il en trouve. Le principal est celui qui fait attribuer à la vraie religion la prétention d'être crue sans raison et à l'a-veugle. Nous venons d'en montrer l'inanité, en prou-
vant que le seul examen que la Foi repousse est celui qui est repoussé par la raison elle-même.

Nous pouvons résoudre maintenant la question posée plus haut : y a-t-il un rapport entre le ratio-
nalisme et l'erreur sociale qui confond les deux puis-
sances ?

Il y en a un, sans doute, ou plutôt c'est la même
erreur sous deux rapports. Le rationalisme est aussi
la confusion de deux puissances, la puissance de la
raison humaine et celle de la raison divine ; la doc-
trine de la confusion des deux puissances n'est que
le rationalisme social.

La raison est une puissance naturelle et le pou-
voir civil aussi. Tous les deux ont des droits et des
devoirs, la raison de diriger l'homme, le pouvoir de
diriger la société. Mais l'homme n'a pas seulement
une fin naturelle et temporelle. Il a une fin dernière,
véritable *fin des fins* à laquelle toutes les autres
doivent se rapporter comme au but suprême de la
vie. C'est pour se diriger à cette fin qui dépasse le
temps, que la raison de l'homme cherche celle de
Dieu et s'y attache par la foi après l'avoir trouvé.

Elle la cherche aussi, (nous l'avons vu) pour être guérie, car elle est et se sent blessée intérieurement et ne jouit plus pleinement de sa propre lumière. La foi est donc nécessaire à la raison 1° pour la guérir et 2° pour l'élever à cette fin sublime que Dieu a donnée à l'homme et qu'il ne lui est pas permis de négliger sans se perdre. S'il ne va pas jusqu'à Dieu, il tombera dans l'abîme. C'est donc pour être fidèle à sa destinée, que la raison cherche la foi et s'y unit. L'accord de la raison et de la foi résume toute la loi de son intelligence, comme l'accord de sa volonté et de la grâce, cette chaleur vivifiante de la lumière intérieure de Dieu, résume toute la loi de son cœur.

Transportez ces vérités dans le domaine social et vous aurez la loi sociale.

La société civile existe pour aider l'homme à atteindre sa fin temporelle, la félicité temporelle, autant qu'elle est possible en ce monde, mais la société ne peut pas prendre l'homme à demi, et faire abstraction de sa destinée finale. La société civile doit donc être en harmonie avec la société religieuse instituée par Dieu pour aider les hommes à atteindre leur dernière et véritable fin. Mais comme la raison a besoin de la foi sous deux rapports, c'est-à-dire, pour être *guérie* et *élevée*, l'autorité

temporelle a besoin aussi de l'autorité religieuse pour être soutenue et élevée. La force est faible, même pour l'ordre public, sans l'autorité qui parle aux âmes, et la raison d'état est absolument impuissante à diriger l'homme à sa destinée suprême. De là, la distinction et l'accord des deux puissances, comme la distinction et l'accord de la nature et de la grâce, de la raison et de la foi.

On dira peut-être que l'accord des deux puissances, c'est l'abandon du grand principe de la tolérance? En le disant, on se tromperait. La tolérance n'est pas l'indifférence. L'indifférence est fondée sur cette pitoyable erreur : *Qu'il n'y a pas de certitude religieuse*, qu'il n'y en a, ni pour l'homme, ni pour la société! Erreur pitoyable, disons-nous, car elle suppose dans l'homme qui jouit de la certitude dans tous les autres ordres de ses connaissances, la privation de ce bien dans l'ordre des vérités qu'il lui importe le plus de connaître, celles qui regardent sa fin, le but de sa vie. La religion a pour objet le principe, la voie et la fin de l'homme, et il est tout simplement absurde d'affirmer que l'homme ne peut savoir avec certitude, ni d'où il vient, ni où il va, ni par où il atteindra le terme de sa route ¹. Mais

¹ Cette erreur n'est pas vieille, et cependant elle a des rides.

s'il est impossible à l'homme sensé d'être indifférent sur ces questions, ne peut-il les résoudre avec certitude sans être intolérant pour ceux qui se trompent? Tolérer, c'est souffrir avec douceur l'erreur qu'on cherche à dissiper, le mal qu'on cherche à guérir. La tolérance est une vertu pour l'homme et pour l'état un devoir dont l'accomplissement doit être réglé selon la nature des erreurs, et l'état des esprits et des sociétés ¹, et qui n'a rien de commun avec l'indifférence religieuse.

6. Q. N'est-ce pas de cette indifférence qu'est née

Le doute, il est vrai, a toujours occupé des esprits malades, mais son règne plus général ne date pas de longtemps, et déjà nous le voyons menacé de toutes parts. Nous avouons qu'il a répandu de grandes ombres sur les questions que tout homme doit savoir résoudre fermement, mais comment a-t-il pu réussir ainsi à les laisser dans les ténèbres? En voulant les scruter à la faible lueur du flambeau de l'esprit humain, quand il faut la lumière du jour pour pénétrer dans ces profondeurs. Nous l'avons vu.

¹ Il nous semble entendre ici le cri de joie des prétendus disciples de la liberté d'examen. Ah! nous le tenons, diront-ils, *habemus confidentem reum!* Il ne veut que la tolérance, et encore une tolérance relative à la nature des erreurs et des circonstances, mais il ne veut pas la liberté absolue de conscience, la grande conquête de notre droit public! La réponse à ce cri de joie est à la suite de cette conférence, pag. 151.

cette maxime que toutes les religions sont bonnes et que toutes mènent au salut ?

R. « Nous avons appris avec douleur, dit le St.
 « Père, qu'une autre erreur non moins funeste s'é-
 « tait répandue dans quelques parties du monde ca-
 « tholique, et qu'elle s'était emparée des esprits
 « d'un grand nombre de catholiques qui s'imaginent
 « qu'il faut avoir confiance dans le salut éternel de
 « ceux qui *ne font point partie* de la vraie Eglise du
 « Christ. De là vient qu'ils posent fréquemment la
 « question de savoir quels seront, après la mort,
 « le sort et la condition de ceux qui n'ont été *nulle-*
 « *ment* attachés à la foi catholique, et, après avoir
 « produit les raisons les plus vaines, ils attendent
 « une réponse qui favorise cette opinion erronée.
 « Loin de Nous, Vénérables Frères, que Nous osions
 « mettre des limites à la miséricorde divine, qui est
 « infinie ; loin de Nous que Nous voulions appro-
 « fondir les conseils et les jugements cachés de Dieu,
 « abîme immense où la pensée de l'homme ne peut
 « pénétrer. Mais, selon le devoir de Notre charge
 « Apostolique, Nous voulons exciter votre sollici-
 « tude et votre vigilance Episcopale, afin que, dans
 « toute l'étendue de vos forces, vous chassiez de
 « l'esprit des hommes cette opinion impie et funeste

« que le chemin du salut éternel peut se trouver
« *dans toutes les religions*. Démontrez, avec cette
« habileté et cette science par lesquelles vous excel-
« lez, aux peuples qui sont confiés à vos soins, que
« les dogmes de la foi catholique ne sont nullement
« contraires à la miséricorde et à la justice de Dieu.
« Il faut en effet admettre de foi que, hors de l'Eglise
« Apostolique Romaine, personne ne peut être
« sauvé, qu'elle est l'unique arche du salut, que
« celui qui n'y serait point entré périra par le déluge;
« *cependant il faut aussi reconnaître d'autre part*
« *avec certitude que ceux qui sont à l'égard de la vraie*
« *religion dans une ignorance invincible, n'en porte*
« *point la faute aux yeux du Seigneur*. Maintenant
« à la vérité, qui ira, dans son arrogance, jusqu'à
« pouvoir marquer les limites de cette ignorance,
« suivant le caractère et la diversité des peuples, des
« pays, des esprits et de tant d'autres choses ? Oui
« sans doute, lorsque, affranchis de ses entraves
« corporelles, nous verrons Dieu tel qu'il est, nous
« comprendrons quel lien étroit et beau unit en Dieu
« la miséricorde et la justice ; mais tant que nous
« sommes dans ce séjour terrestre, affaissés sous ce
« fardeau mortel qui écrase l'âme, croyons ferme-
« ment, d'après la doctrine catholique, qu'il est un
« Dieu, une foi, un baptême ; aller plus loin dans

« ses recherches n'est plus licite. Au reste suivant
 « que la charité le demande, faisons des prières fré-
 « quentes pour que toutes les nations, quelles que
 « soient les régions qu'elles habitent, se convertis-
 « sent au Christ, et dévouons-nous de toutes nos
 « forces au salut commun des hommes ; car le bras
 « du Seigneur n'est point raccourci, et les dons de
 « la grâce céleste ne sauraient nullement faire dé-
 « faut à ceux qui désirent et demandent sincèrement
 « à être réjouis de cette lumière. »

La vérité est une : un Dieu, une foi, un baptême. Hors de la vérité connue, pas de salut pour quiconque la repousse. Sans la foi il est impossible de plaire au Dieu de vérité. Ceux qui sont dans l'ignorance *invincible* de la vraie Eglise de J.-C. ne sont pas coupables de cette ignorance, sans doute, et peuvent appartenir à *l'âme de l'Eglise*, selon l'expression justement adoptée par la théologie, s'ils font ce qui est en eux pour plaire à Dieu, avec l'aide de la grâce qu'il offre à tous les hommes. Ces âmes de bonne foi ont la foi implicite à toutes les vérités révélées, et il ne leur manque qu'un enseignement plus développé. Mais il ne faut pas se hâter de voir cette bonne foi partout : nous n'oublierons jamais les sentiments de reconnaissance d'une noble dame anglaise envers un prêtre qui eut le courage de le lui dire à sa pro-

pre table en des termes très-peu flatteurs mais pleins de charité. C'était à Londres : on parlait de la grande question de la bonne foi, et on énonçait les principes que nous venons de rappeler. Cette dame qui connaissait assez le protestantisme et le catholicisme, pour en faire la comparaison autrement que sur l'exposé de ses ministres, adoptait avec empressement des maximes qui semblaient la dispenser de douloureux sacrifices. L'ecclésiastique dont nous parlons s'en aperçut, et lui dit avec bonté mais avec clarté : *Madame, tout cela est vrai, mais tout cela ne vous regarde plus.* C'était lui dire : vous n'êtes plus de bonne foi. Ce trait ne sortit plus de son cœur, et une année à peine s'était écoulée, que cette dame passait la mer pour venir remercier son ancien hôte de ce rude compliment qui l'avait fait réfléchir, prier, et revenir à la foi de ses pères et au sacrement de vie.

7. Q. Quels sont les moyens de faire triompher la vérité dans les âmes ?

R. Le zèle, la charité, l'union des esprits, des cœurs et des forces spirituelles dans l'Église. — Écoutons le Saint Père :

« Pour combattre les erreurs que nous avons exposées jusqu'à présent, erreurs les plus impor-

« tantes, qui surtout attaquent aujourd'hui l'Église,
« opposez, Vénérables Frères, et votre vertu et votre
« constance, et pour les ruiner et les effacer entière-
« ment, il est nécessaire que vous vous entouriez
« d'Ecclésiastiques, les compagnons et les auxi-
« liaires de vos travaux. C'est pour Nous un sujet
« d'immortelle joie que le clergé catholique ne né-
« glige rien, ne recule devant aucune fatigue pour
« satisfaire amplement à son devoir et à sa charge ;
« et bien plus, que ni la difficulté et la longueur du
« chemin, la crainte de quelque inconvénient que ce
« soit, ne l'arrêtent pour l'empêcher de gagner les
« continents et les îles les plus séparés entre eux,
« et par ses leçons salutaires d'y civiliser et établir,
« dans la discipline de la loi chrétienne, les nations
« barbares; Nous Nous réjouissons aussi que ce même
« clergé, au milieu de la calamité d'une épidémie
« très-cruelle qui a rempli de deuil tant de cités, un si
« grand nombre des villes les plus populeuses, ait
« rempli avec tant d'empressement tous les devoirs
« de la charité, qu'il ait considéré comme glorieux
« et beau pour lui de donner sa vie pour le salut du
« prochain. Non, sans doute, il n'est point d'argu-
« ment plus fort pour prouver que dans l'Église
« catholique, qui est la seule vraie, brûle sans pou-
« voir s'éteindre le feu si beau de la charité que le

« Christ est venu répandre sur la terre pour l'en
« embrâser.

« Nous avons vu, en effet, que les femmes consa-
« crées à Dieu ont rivalisé avec le clergé dans le
« soin des malades, et que l'aspect de la mort que
« la plupart ont endurée avec la plus grande cons-
« tance, ne leur a point inspiré de crainte : exemple
« de courage extraordinaire que ceux-là mêmes qui
« n'appartiennent point à la foi catholique n'ont pu
« voir sans une stupéfaction mêlée d'admiration. »

Le cœur du Père commun des fidèles et des pas-
teurs, embrasse ici dans un même sentiment d'a-
mour, le clergé séculier et régulier et toutes les insti-
tutions religieuses.

Il ajoute :

« Mais pour que nos efforts en faveur de l'Eglise
« aient d'excellents résultats, la concorde la plus
« parfaite et l'union des esprits est indispensable :
« il faut éloigner toute espèce de dissensions ; elles
« brisent le lien de la charité, et le perfide ennemi
« du genre humain ne manque pas de les fomenter,
« sachant bien de quel secours elles lui sont pour faire
« le mal. Rappelons-nous les défenseurs de la foi ca-
« tholique dans les temps anciens ; ils triomphèrent
« des hérésies les plus opiniâtres parce qu'ils des-

« cendaient dans l'arène, intimement unis entre
« eux et avec le Siège Apostolique, comme des sol-
« dats avec leur chef. »

L'allocution finit par la plus ferme espérance :

« Dieu protégera son Eglise, il favorisera nos
« vœux communs, surtout si nous obtenons l'inter-
« cession et les prières de la très-sainte Vierge
« Marie mère de Dieu, que nous avons, à notre
« grande joie, en votre présence et au milieu de vos
« applaudissements, proclamée exempte du péché
« originel..... »

Le S^t Père rappelle ainsi ce qu'il disait la veille :

« Nos lèvres s'ouvrent dans la joie et notre langue
« parle dans l'allégresse ! Nous rendons et Nous ne
« cesserons jamais de rendre les plus humbles et
« les plus ardentes actions de grâces au Christ Jé-
« sus Notre Seigneur, qui, malgré notre indignité,
« Nous a fait la faveur singulière d'offrir et de dé-
« cerner cet honneur, cette gloire et cette louange à
« sa très-sainte Mère. Et Nous nous reposons avec
« une confiance entière et absolue dans la certitude
« de Nos espérances : la Bienheureuse Vierge, qui,
« toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse

« du cruel serpent et a apporté le salut au monde ;
« qui est la louange des prophètes et des apôtres,
« l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de
« tous les saints ; qui, refuge assuré et auxiliaresse
« invincible de quiconque est en péril, médiatrice
« et conciliatrice toute-puissante de la terre, auprès
« de son fils unique, gloire, splendeur et sauve-
« garde de la sainte Eglise, *a toujours détruit toutes les*
« *hérésies* ; qui a arraché aux calamités les plus
« grandes et aux maux de toute espèce les peuples
« fidèles et les nations, et qui nous a délivré Nous-
« même des périls sans nombre dont nous étions
« assailli, la Bienheureuse Vierge fera par son
« puissant patronage que, tous les obstacles étant
« écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte
« Eglise catholique, notre Mère, se fortifie et fleu-
« risse chaque jour davantage chez tous les peuples
« et dans toutes les contrées, qu'elle règne d'une mer
« à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la
« terre, qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la
« tranquillité, de la liberté, afin que les coupables
« obtiennent le pardon, les malades le remède, les
« faibles la force de l'âme, les affligés la consola-
« tion, ceux qui sont en péril, le secours ; afin que
« tous ceux qui errent, voyant se dissiper les téné-
« bres de leur esprit, reviennent au sentier de la

« vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un trou-
« peau et qu'un Pasteur. »

Après de telles paroles, de telles espérances appuyées sur de tels fondements, nous comprenons mieux que jamais comment *l'Eglise* rationaliste et anti-chrétienne a pu laisser naguères échapper ce mot de la bouche de ses pontifes 1 : « *il y a quelque chose de funeste dans l'air !* »

1 Fête solsticiale du Grand Orient, 1854.

NOTE.

SUR L'INDIFFÉRENCE, LA TOLÉRANCE ET LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

(Voyez page 140 ci-dessus, note 2.)

L'indifférence religieuse est une infirmité de l'âme : c'est le fruit du doute ou de l'incrédulité. L'indifférence complète n'est, au fond, que le mépris de toute religion positive, car celui qui prétend respecter non-seulement les personnes, mais les doctrines contradictoires, (le pour et le contre, le oui et le non) donne la preuve certaine qu'il les méprise également toutes comme des futilités.

La tolérance n'est pas une infirmité de l'âme, mais une vertu, quand elle ne procède pas de la faiblesse, mais de la charité et de la prudence, qui font souffrir avec douceur une chose mauvaise que l'on espère mieux guérir en ne l'irritant pas.

Nous devons à l'histoire écrite depuis deux ou trois siècles, et si bien définie par le Cte de Maistre : *La conjuration contre les faits*, d'ignorer que le protestantisme, loin d'avoir été un principe de tolérance, a été dès l'origine et pendant trois siècles l'intolérance même. Voyez sur ce sujet le dernier ouvrage d'Auguste Nicolas : *Le Protestantisme et toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. Liv. 3, ch. 2; du Protestantisme par rapport à la tolérance.*

Quant à l'incrédulité ou au philosophisme, il n'est permis à personne d'ignorer ses violences. Elles sont encore chaudes et ne demandent qu'à revivre. — La tolérance est un mot que le philosophisme devrait rougir de prononcer, si le philosophisme savait rougir.

Mais c'est aussi à la conjuration historique contre les faits, que nous devons notre ignorance sur l'histoire de l'Église par rapport à la tolérance. Nous ne connaissons notre mère que par les mensonges de ses ennemis. Nous ne savons pas que l'inquisition *romaine* ne fut qu'un tribunal pénitencier qui n'a prononcé aucune condamnation à mort¹, et qu'il était préféré à tous les autres par les coupables, à cause de sa douceur. — Nous ne savons

1. Balmès : *De la civilisation Européenne.* — Berger : *Dict. Théol.* — Martinecz : *Solution des grands problèmes.*

Peut-être le fait de Carnesecchi, sous S^t Pie V, exige-t-il une exception. L'inquisition romaine aurait donc *une fois* abandonné un criminel au bras séculier!

pas que les Papes ont lutté contre l'inquisition espagnole, institution essentiellement royale. Nous ignorons leurs bulles terribles contre les représailles causées par les cruautés des Juifs. Enfin, nous ne sommes pas fiers de leur intervention toujours modératrice dans les luttes religieuses devenues nécessaires comme légitime défense des nations catholiques. Lisons du moins l'ouvrage qui vient d'être cité (Liv. 3^e), et plus encore le grand ouvrage de *Balmès* sur *Le catholicisme et le protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation Européenne*.

Soit, diront ceux qui ont cru nous prendre en défaut : l'Église a été une puissance modératrice, la plus tolérante de toutes, si vous le voulez. Mais ce n'est pas à elle, du moins, qu'on doit le grand principe de la liberté complète, absolue, de conscience ?

— Ce n'est ni au protestantisme, ni au philosophisme non plus ! la chose est certaine.

Ce ne serait même à personne, si ce principe n'existait pas.

Entendons-nous donc :

Si par liberté absolue de conscience on veut dire celle dont jouit tout homme au fond de son âme, et par laquelle il use bien ou mal de son libre arbitre, pour penser, désirer, vouloir, aimer ou haïr ce qu'il lui plaît, à charge d'en rendre compte à Dieu seul : cette liberté a existé toujours.

Mais si on entend la liberté de la manifestation et de la profession de tout ce que l'homme peut penser et vou-

loir, la liberté du culte de quelque doctrine que ce puisse être : cette liberté-là n'a existé jamais.

Comment ! mais c'est la grande conquête moderne !

O simplicité des sages ! si certains évangéliques de nos jours, les Mormons, par exemple, s'avisèrent d'établir ici leur culte au nom de la Bible, de prêcher et de pratiquer la polygamie, malgré nos lois encore chrétiennes, croyez-vous qu'on les laissât faire ?

Si les fils du prophète le tentaient au nom du Coran, croyez-vous qu'on les laissât faire ?

Si les croyants fanatiques de la réhabilitation de la chair, prétendaient élever des temples à la déesse autrefois vénérée à Corinthe, et l'honorer par l'imitation des fêtes honteusement célèbres du paganisme, croyez-vous qu'on les laissât faire ?

Si les apôtres de la reconstitution du droit et de la propriété sur les bases nouvelles que vous savez, élevaient des chaires pour leur apostolat afin de le rendre plus populaire et de communiquer aux masses *la foi vive* qui leur serait si facile, croyez-vous qu'on abritât leur parole à l'ombre de la liberté de conscience ?

Si le culte du couteau qui vient d'être révélé au monde, demandait la liberté d'offrir ses sacrifices de royales victimes au nom de la conquête moderne de la pleine liberté de conscience, croyez-vous que l'Europe le prit sous sa garde ?

Et si quelque puissance indigne d'un grand peuple étendait son manteau sur cette religion du crime, ne

serait-ce pas à la honte de la civilisation et de toutes ses gloires ?

La liberté absolue de conscience est donc une chimère.

Toujours et partout le principe contraire a été et sera le maître.

Il variera dans ses applications, selon l'état des esprits et l'ensemble des opinions, des vertus ou des faiblesses publiques ; mais en lui-même il ne sera jamais ébranlé.

N'allez donc pas croire qu'il nous coûte d'avouer que l'Église, en ce point, ait pensé comme l'univers. Mais si elle l'a toujours prêché, ce principe vainqueur de l'anarchie des consciences, si elle l'a soutenu toujours, appuyée sur la raison et la foi, sur le droit naturel et la loi positive de Jésus-Christ dont elle est l'écho infailliblement fidèle, si elle n'a jamais admis que les bases de la société pussent être jetées sur le sable mouvant des incertitudes et du doute, mais a affirmé au contraire que Dieu a donné à la religion et à la justice qui sont les fondements des États, des caractères éclatants qui ne laissent dans l'erreur que ceux qui l'aiment ; — cependant elle a trop connu les plaies faites à l'intelligence et au cœur de l'homme, pour ne pas les traiter comme le voulait le céleste Samaritain, répandant toujours sur elles l'huile et le vin, mêlant sans cesse, pour les guérir, la miséricorde à la vérité.

ERRATUM.

ge 14, à la dernière ligne, lisez : *en la justice*, au lieu de : *et la justice*.

Table.

	Pages.
PREMIÈRE CONFÉRENCE, sur l'Encyclique pontificale relative aux douleurs de la chrétienté et à la définition attendue de l'Immaculée Conception.. . . . ,	6
Notes.	50
DEUXIÈME CONFÉRENCE, prêchée à Bruxelles, en présence de la Cour, sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie.	59
Note A. Sur un des caractères de l'hérésie, et sur l'abus sacrilège qu'elle fait des saintes Écritures.	95
TROISIÈME CONFÉRENCE, sur l'allocution pontificale du 9 Décembre 1854. — Du mouvement de retour des esprits vers la foi ; du rationalisme , de la confusion des deux puissances, et de l'indifférentisme.	111
Note. Sur l'indifférence, la tolérance et la liberté religieuse. .	151
